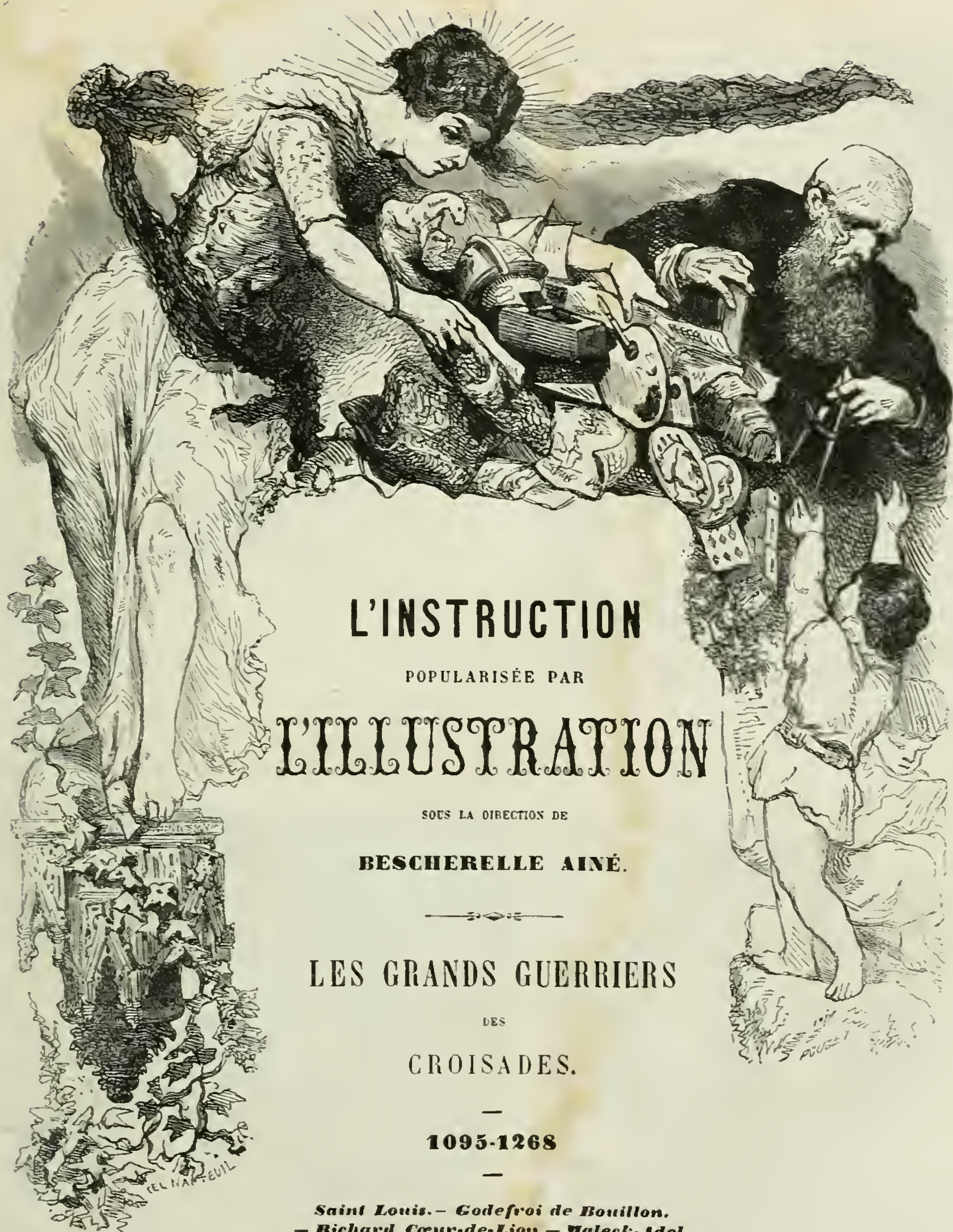


[illegible]

Suite d'enseignements par [illegible]
Sous forme de lexique..

chaque fascicule comporte une
préface signée par un au [illegible] –



L'INSTRUCTION

POPULARISÉE PAR

L'ILLUSTRATION

SOUS LA DIRECTION DE

BESCHERELLE AINÉ.

LES GRANDS GUERRIERS

DES

CROISADES.

—

1095-1268

—

Saint Louis. — Godefroi de Bouillon. — Richard Cœur-de-Lion. — Maleck-Adel. — Saladin. — Tancrède, etc.

Histoire. — Biographie. — Exploits. — Vie intime. — Anecdotes, etc., etc.

INTRODUCTION.

Il n'y a pas bien longtemps encore que tout historien, ayant quelque prétention philosophique, se croyait obligé de condamner les croisades. Les écrivains du dernier siècle, dans leurs attaques passionnées contre les expéditions des chrétiens dans la Palestine, n'ont pas craint d'en contester la légitimité, et il y en a même eu qui ont poussé l'exagération jusqu'à demander de quel droit les princes de l'Occident venaient s'emparer des provinces que les Turcs avaient arrachées aux empereurs de Constantinople. Mais personne aujourd'hui n'oserait tenir un pareil langage. Il est reconnu de nos jours, du moins par tous les hommes instruits et sensés, que les croisades achevèrent ce que Charles Martel avait si vaillamment commencé dans les plaines de Tours. Si, à la fin du onzième siècle, la chevalerie chrétienne n'avait

Imp. Schneider, rue d'Erfurth, 1.

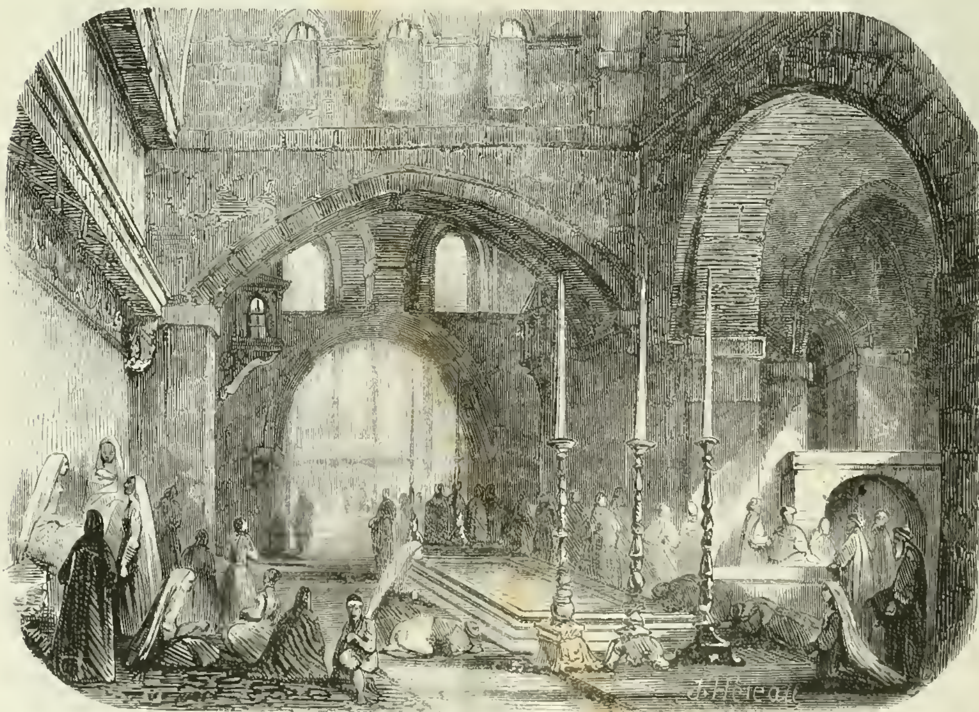
pas porté en Orient la terreur du nom franc, il est incontestable que les Turcs, qui ne s'emparèrent de Constantinople qu'au quinzième siècle, s'en seraient rendus maîtres dès le douzième. Et quelle aurait été la conséquence de ce grand événement, accompli à une époque où l'Europe était comme découpée en une infinité de petites principautés en guerre les unes contre les autres? C'est que, selon toute probabilité, le croissant, contre lequel saint Pie V fut obligé d'organiser une sorte de croisade, aurait établi son règne, dans une partie de l'Occident, quatre ou cinq cents ans avant la bataille de Lépante. Au surplus, les croisades, qui ne purent arracher définitivement la Palestine aux musulmans, influèrent du moins, et de la manière la plus considérable, sur les progrès de la civilisation occidentale. Elles servirent à délivrer l'Europe du fléau des guerres privées, en occupant au dehors l'activité d'une noblesse inquiète, pour qui les combats semblaient un besoin; elles contribuèrent ainsi à la tranquillité des populations, à la sûreté du commerce et de l'agriculture; elles favorisèrent en outre l'établissement des communes, en mettant les seigneurs dans la nécessité d'affranchir leurs serfs et d'aliéner leurs domaines pour se procurer l'argent nécessaire aux frais de ces expéditions. Enfin, les croisades contribuèrent aux progrès des sciences, des arts, de l'industrie, de la navigation, du commerce. Il fallut, dans tous les ports, multiplier le nombre des navires pour transporter les croisés avec toutes leurs munitions, et, ainsi, la navigation de la Méditerranée, dont les musulmans étaient presque seuls en possession, tomba au pouvoir des Francs, et leur assura bientôt tout le commerce de la Grèce, de la Syrie, de l'Egypte et des Indes.

On pourrait ajouter, sans crainte de se heurter à des contradicteurs quelque peu sérieux, qu'il était beau de rétablir la foi aux lieux où elle est née, et que, pour la France, c'est une gloire impérissable que la valeur de ses fils ait tellement brillé aux yeux des peuples orientaux, que, dans leur pensée, le nom de Franc, aujourd'hui encore, soit synonyme de celui d *Européen!*

A. DE C*** (1).

(1) L'obligation que nous nous sommes imposée d'observer l'impartialité la plus complète et de ne blesser aucune susceptibilité a été religieusement accomplie par nous. Raconter la vie des héros qui brillèrent le plus dans ces luttes à jamais glorieuses, tel a été notre but. Seulement il nous est permis de regretter que notre savant et habile collaborateur, par des raisons particulières et que nous apprécions, n'ait pas voulu signer son nom en toutes lettres. Son petit travail est cependant fort bien fait, et tout le monde pensera sans doute comme nous. Personne n'a mieux saisi notre plan, et M. A. de C*** est on ne peut plus heureusement entré dans nos idées. Ses notices, quoique assez courtes, ont tout l'intérêt de certaines biographies beaucoup plus développées. Avec l'*Histoire des Croisades*, qui suivra bientôt ces notices, le lecteur aura donc, en quelques pages, tous les faits les plus curieux de cette sainte épopée. C'est ainsi que nous procéderons pour tout ce qui se rattache à l'histoire en général. De telle sorte que, par son plan, par son but, par ses jolies et nombreuses gravures, notre publication, à la fois instructive et amusante, aura, sans toutefois leur ressembler ni présenter leur décousu, tout l'attrait du *Magasin pittoresque*, du *Musée des Familles*, des journaux et recueils plus ou moins illustrés, et pourra, lorsqu'elle sera complète, être regardée, à juste titre, comme la bibliothèque du peuple, des gens du monde, de celui qui sait aussi bien que de celui qui ne sait pas.

BESCHERELLE AÎNÉ.



Le saint sépulcre.



BAUDOUIN I, roi de Jérusalem. — Baudouin était frère de l'illustre Godefroi de Bouillon. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il ne tarda pas à embrasser le métier des armes, et, lorsqu'on prêcha la première croisade en 1095, il prit la croix avec son frère. Entraîné dans cette entreprise, moins par conviction religieuse que par l'espérance de conquérir, à la pointe de l'épée, une principauté en Asie, Baudouin ne laissa échapper aucune occasion de réaliser ses projets ambitieux. Compagnon du vaillant Tancrède dans une expédition en Cilicie, il eut avec ce dernier de violents démêlés à l'occasion de la prise de Tarse. Baudouin en resta maître par la violence et força Tancrède à chercher d'autres conquêtes. Exclusivement préoccupé des grandeurs de la terre, le frère du pieux Godefroi avait formé le projet de quitter l'armée croisée et d'aller guerroyer au loin, pour son propre compte. Lorsque ce dessein fut connu, Godefroi et les autres généraux réunirent tous leurs efforts pour détourner le jeune chevalier de son entreprise coupable. Mais il demeura sourd à toutes les supplications. À la tête d'une poignée d'hommes, il s'avança vers l'Arménie, et, frappant les Turcs de terreur à force d'audace, il parvint jusque sous les murs d'Edesse.

Ville autrefois royale, Edesse, célèbre au temps de la primitive Eglise, était la métropole de la Mésopotamie. Elle était gouvernée, sous la suzeraineté des Sarrasins, par un prince grec qui y commandait au nom de l'empereur Alexis. L'approche et les victoires des croisés produisirent la plus vive sensation dans la ville. L'évêque et douze des principaux habitants furent députés auprès du prince croisé, pour le conjurer de sauver une ville chrétienne de la domination des infidèles. Baudouin céda facilement à leurs prières. Elu prince d'Edesse par le peuple qui s'était révolté et avait tué son gouverneur, le jeune prince marcha peu de temps après contre Samosate, et l'emporta d'assaut. Une partie de la Mésopotamie et les deux rives de l'Euphrate reconnurent son autorité. Baudouin, avons-nous dit, ne comptait sous ses drapeaux qu'un petit nombre de croisés. Mais, s'il faut en croire une sorte de légende contemporaine, sa petite armée reçut un renfort assez important, à la suite d'un événement tout à fait romanesque.

Un soir du mois de juillet de l'année 1097, deux vaisseaux de l'empereur Alexis Comnène, montés par des Grecs, furent vigoureusement attaqués par des pirates, en vue des côtes de la Cilicie. Ces pirates étaient des Français, des Flamands et des Frisons, qui, ayant fait quelque temps le commerce de la pêche, avaient fini par trouver qu'il était plus commode de *prendre* que d'*échanger*, et s'étaient mis à écumer la mer, comme on disait alors. Leur force consistait en cinq ou six cents hommes déterminés, à la fois marins et soldats, qui d'une main faisaient la manœuvre, et de l'autre maniaient habilement la hache d'abordage. Après avoir enlevé les deux navires grecs, les pirates remontèrent le Cydnus pour aller à Tarse, qui était à une lieue et demie de la mer. Grande fut leur surprise en apercevant sur les murailles l'étendard de leur pays et des hommes revêtus de costumes francs. Leur cœur endurci s'amollit au souvenir de la patrie absente. D'un autre côté, les soldats de la garnison de Tarse ayant appris que les pirates parlaient leur langue, leur tendirent les bras. On les conduisit au palais devant Baudouin, qui tressaillit d'allégresse en reconnaissant Gherard et Wimer de Boulogne, avec lesquels il avait autrefois guerroyé. Le prince fit préparer un grand festin, et lorsqu'un vin généreux eut échauffé les imaginations, le frere de Godefroi parla ainsi à ses hôtes :

« Il faut que je vous dise, mes amis, que vous tous, qui êtes chrétiens comme nous, vous menez très-mauvaise vie. Nous, croisés, nous sommes les soldats de Jésus-Christ, mais vous, nos compatriotes, vous êtes les soldats du diable. Mes frères, croyez-moi, abandonnez votre métier de pirates, et nous suivez. Allez avec mon frère Godefroi à la conquête du saint tombeau, ou bien attachez-vous à ma fortune. Si vous m'aidez de cœur, je vous ferai gagner de bonnes seigneuries.

— La croix ! la croix ! » crièrent tous les pirates.

— Elle expiera tous vos péchés, » répliqua Baudouin.

On apporta aussitôt, sur de grands plats, des croix de drap vert, que les pirates s'attachèrent à l'épaule. Dès lors ces voleurs de la mer, transformés en soldats de la croisade, marchèrent sous les étendards de Baudouin, à qui ils rendirent d'éminents services, et ceux qui survécurent aux hasards de la guerre devinrent de bons chevaliers.

Cependant, Godefroi de Bouillon était mort à quarante et un ans, à son retour d'une expédition contre le sultan de Damas. Baudouin, le vaillant prince d'Edesse, venant visiter son frère, entrait dans Jérusalem au moment même où la ville entière pleurait ce héros, dont il apprit en ce moment la mort funeste. Baudouin était accompagné de quatre cents chevaliers et de mille fantassins. Il avait défait, en chemin, deux émirs. Après avoir donné bien des larmes à Godefroi, qu'il avait toujours tendrement aimé, Baudouin se fit proclamer roi de la Terre-Sainte, titre que son frère avait refusé, comme nous le dirons ailleurs.

Les premiers exploits du nouveau roi furent la prise de Ségor, le châtiment des infidèles du pays d'Ascalon et la destruction de nombreuses bandes arabes sur lesquelles il fit un immense butin. Fier de la possession d'un trône qui passait, en ce temps-là, pour le plus auguste du monde, Baudouin déploya dès lors sans réserve toutes les vertus héroïques d'un véritable chevalier chrétien. Un jour qu'il revenait d'une course contre les infidèles vaincus au delà du Jourdain, il eut occasion de donner une preuve que son cœur était non-seulement vaillant, mais encore plein de générosité. Il était à quelques lieues de Jérusalem, lorsqu'il entendit des gémissements qui partaient d'un bois voisin. Il s'avança seul, et vit une femme arabe dans les douleurs de l'enfantement. Au milieu de la déroute des musulmans, la pauvre créature s'était égarée, et la frayeur avait hâté sa délivrance. Quoique ce fût la femme d'un ennemi et d'un infidèle, Baudouin la couvrit de son manteau et la fit reposer sur des tapis. Et aussitôt que la pauvre accouchée annonça qu'elle pouvait supporter le transport, le roi de Jérusalem la fit déposer sur une litière et reconduire à son époux avec une sauvegarde. Or, ce dernier occupait un rang élevé chez les Arabes. Il versa des larmes de joie en revoyant sa femme dont il pleurait la perte, et il jura en lui-même de n'oublier jamais la générosité de Baudouin.

Vers la fin de l'année 1101, le roi de Jérusalem marcha avec trois cents chevaliers et neuf cents hommes de pied contre douze mille Sarrasins qui dévastaient les environs de Ramla.

L'avant-garde des chrétiens fut d'abord taillée en pieces.

Baudouin, désespéré, tomba à genoux, pria quelques instants, puis, attachant à sa lance une longue banderole blanche qui devait servir de drapeau à ses troupes, il s'élança sur les infidèles, les mit en pleine déroute, et rentra couvert de gloire dans Jérusalem, où tout le monde le croyait mort. Peu de jours après, il attaquait avec la même audace une armée égyptienne qui s'avançait entre Ascalon et les montagnes de la Judée. Mais cette armée était si nombreuse, qu'en un moment la troupe de Baudouin fut écrasée. Échappé seul, comme par miracle, le prince se cacha dans des bruyères auxquelles l'ennemi mit le feu, et ce fut à travers des périls sans nombre que le héros parvint à gagner Ramla. Cette ville, assiégée tout aussitôt, était sur le point d'être emportée par les musulmans, lorsqu'un étranger se présente devant le roi de Jérusalem :

« Tu t'es montré humain, lui dit-il, tu as été généreux envers ma femme. Pour acquitter cette dette sainte, je suis prêt à tout braver. Demain cette ville sera entre nos mains : nul chrétien n'échappera au tranchant du cimeterre. Mais, toi, si tu veux me suivre, tu ne mourras pas, et, avant le jour, tu seras parmi les tiens. »

Baudouin hésita. Son cœur se déchirait en pensant à ses frères qu'il ne pouvait secourir. Mais il fallut céder à la nécessité. L'émir tint sa promesse, et, pendant que les habitants de Jérusalem, instruits de la prise de Ramla, pleuraient la mort de leur souverain, celui-ci, rapide comme l'éclair, se montrait sous les remparts de la cité sainte. Sans prendre une heure de repos, le prince rassembla tous les chrétiens qui pouvaient porter les armes, se retourna contre les Egyptiens avec la furie du désespoir, et fit un effroyable carnage des infidèles dans les plaines de Jaffa.

Baudouin ajouta, par ses conquêtes, au royaume de Jérusalem, les villes de Ptolemaïs (Saint-Jean-d'Acre), de Sidon, de Bérite et plusieurs villes de la côte de Phénicie.



Baudouin fait un effroyable carnage des infidèles dans les plaines de Jaffa.

Il allait entreprendre le siége de Tyr, lorsqu'il fut atteint de la dyssenterie à El-Arisch. Sentant sa fin approcher, le prince rassembla autour de lui ses compagnons d'armes :

« Je vais mourir, leur dit-il, mais ne vous en troublez pas. Vous ne perdez en moi qu'un seul homme, et vous avez parmi vous plusieurs chefs plus habiles que moi. Restez donc unis, et accordez-moi une dernière faveur : que mon corps soit transporté à Jérusalem et enseveli dans le tombeau où repose mon noble frère Godefroi! »

Les guerriers emportèrent, en effet, le corps de leur vaillant chef et accomplirent religieusement son vœu.

BOHÉMOND, prince de Tarente. — Bohémond, prince de Tarente, était fils de Robert Guiscard, cet aventurier normand qui, ayant quitté son fief de Hauteville, en basse Normandie, avec cinq chevaliers et trente fantassins, passa en Italie et conquit, à la pointe de son épée, à la suite d'exploits fabuleux dans la Sicile et dans le royaume de Naples, le titre de duc de la Pouille et de la Calabre. Bohémond n'avait ni moins de courage, ni moins d'audace, ni moins de génie que son père. Les auteurs contemporains s'accordent tous pour le représenter comme le type des paladins du moyen âge. Sa taille, dit Anne Comnène, surpassait d'une coudée celle des hommes ordinaires, et sa présence frappait autant les regards que sa réputation étonnait l'ennemi. Lorsqu'il parlait, on eût dit qu'il avait étudié l'éloquence ; lorsqu'il se montrait sous les armes, on eût pu croire qu'il n'avait jamais fait que manier la lance et l'épée. Elevé à l'école des héros normands, Bohémond cachait les froides combinaisons de la politique sous les dehors de la bienveillance, et, quoiqu'il fût d'un caractère fier et hautain, il savait dissimuler une injure quand la vengeance ne lui était pas profitable. Brave comme ses aïeux, le fils de Robert Guiscard commandait l'aile gauche de l'armée normande à la bataille de Durazzo, et on l'y vit, à la tête de cinquante des siens, charger sans hésitation et tailler en pièces un corps de cinq cents cavaliers grecs. Déshérité par un injuste testament, il ne lui restait plus, à la mort de son père, que le souvenir de ses exploits et l'exemple de ses ancêtres : il ne se laissa pas abattre par la mauvaise fortune. Vainqueur de Roger, ce frère cadet qu'on lui avait préféré, il obtint de lui la principauté de Tarente, et ils faisaient, tous les deux, le siége de la ville d'Amalfi, lorsqu'ils apprirent que les chrétiens de l'Occident se préparaient à porter la guerre en Palestine, pour arracher les saints lieux à la domination musulmane. A cette nouvelle, le

prince de Tarente, comme entraîné par l'enthousiasme général, se met à parcourir les rangs de son armée, prêchant lui-même la croisade à ses soldats. Il parle aux guerriers les plus pieux de la religion opprimée par les sectateurs de Mahomet; il fait valoir auprès des autres la gloire et la fortune qui ne peuvent manquer de couronner leurs exploits. Son éloquence entraîne les soldats, et le camp retentit bientôt du cri : *Dieu le veut! Dieu le veut!* A la vue de toute l'armée, Bohémond se dépouille de son riche manteau, et, le découpant en lambeaux, il en fait des croix qu'il distribue à ses officiers. Il ne manquait plus qu'un chef pour la sainte expédition. Les nouveaux croisés élurent avec acclamation le vaillant missionnaire, lequel, à la tête de dix mille chevaux et de vingt mille fantassins, ne tarda pas à faire voile vers la Palestine.

La haine du prince de Tarente contre Alexis, empereur de Constantinople, lui suggéra la pensée de se liguer avec Godefroi de Bouillon pour détrôner le prince bysantin. Mais le pieux et noble Godefroi n'oublia pas qu'il avait pris les armes pour la délivrance du Saint-Sépulcre; il rejeta les propositions de Bohémond en lui rappelant le serment qu'avaient fait tous les croisés de ne combattre que les infidèles.

Bohémond avait débarqué dans l'Albanie. Plusieurs villes et un certain nombre de districts avaient déjà été ravagés par les croisés italiens et normands, lorsque Bohémond reçut de l'empereur une invitation pressante de se rendre à Constantinople. Le prince de Tarente y fut reçu avec une magnificence inouïe. A la vue d'une salle remplie de richesses, le Normand s'était écrié : « Il y a là de quoi conquérir un royaume ! — Tout cela est à vous, » répondit l'empereur. Et il fit aussitôt transporter tous ces trésors chez son hôte.

Cependant, des marches pénibles et des combats sanglants, où Bohémond fit admirer son habileté militaire et son brillant courage, avaient conduit les croisés devant la ville d'Antioche, si célèbre dans l'histoire de l'Eglise. Pendant plus de sept mois, les chrétiens furent arrêtés sous les murs de cette place, et, malgré des prodiges de valeur, ils auraient été contraints d'en lever le siége si l'ambition et la ruse n'avaient fait, pour la cause des croisés, ce que n'avaient pu faire et leur courage et leur persévérance. Bohémond s'était ménagé, dans Antioche, des intelligences avec un renégat nommé Phirous, qui offrit de livrer au prince trois tours dont la garde lui était confiée, sous la condition (dictée par le rusé Normand), que la ville serait livrée au seul prince de Tarente, en la possession duquel elle resterait définitivement. Bohémond avait fort habilement ourdi sa trame; mais il fut trahi par l'ambition jalouse de quelques-uns de ses rivaux. « Nous n'avons pas, dirent-ils, traversé tant de pays, bravé de si grands périls, prodigué notre sang et nos trésors, pour payer du prix de nos conquêtes quelque stratagème honteux, dont il faut laisser l'invention à des femmes. »

Bohémond, que l'histoire a surnommé l'Ulysse des Latins, fut obligé de dissimuler son dépit, et il envoya des émissaires dans tous les quartiers pour semer les nouvelles les plus alarmantes. Comme il l'avait prévu, la consternation s'empare des chrétiens. Quelques-uns des chefs de l'armée sont envoyés à la découverte pour reconnaître la vérité des bruits répandus dans le camp. Ils reviennent bientôt annoncer que Kerboga, sultan de Mossoul, s'avance vers Antioche avec une armée de deux cent mille hommes rassemblés sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Cette armée, qui avait menacé la ville d'Edesse et ravagé la Mésopotamie, n'était plus qu'à sept journées de marche.

A ce récit, la terreur redouble parmi les croisés. Bohémond parcourt les rangs, exagère le péril; il affecte de montrer plus de tristesse et de crainte que tous les autres. Les croisés, fatigués d'un long siége et effrayés à la pensée de se voir pris entre deux armées, acceptent enfin les propositions du renégat. Mais au moment de l'exécution, une panique s'empare des troupes chrétiennes : personne ne se présente pour escalader les remparts avec Godefroi de Bouillon et avec le prince de Tarente ! Bohémond, exaspéré de fureur, monte lui-même à l'échelle de corde dans l'espoir qu'il sera suivi par les plus braves : il arrive seul dans la tour de Phirous, qui lui fait les plus vifs reproches sur sa lenteur. Le prince redescend à la hâte vers ses soldats, auxquels il répète que tout est prêt pour les recevoir. Son discours et surtout sa vaillance raniment enfin ses compagnons. Soixante guerriers s'élancent à l'échelle, encouragés par un chevalier du nom de Covel, et qui, dit la chronique, ressemblait à un aigle conduisant ses petits et volant, à leur tête, pour les encourager. Dix tours tombent en quelques instants au pouvoir des chrétiens; l'armée tout entière accourt; les portes sont enfoncées à coups de hache, et, sur ses quatre collines, la ville retentit du cri terrible : *Dieu le veut! Dieu le veut!* Le massacre fut effroyable : le sang coulait par torrents dans les rues.

Au milieu de cette sanglante victoire, Bohémond ne négligea pas de prendre possession d'Antioche; et, lorsque le jour parut, on vit flotter son gonfanon rouge sur l'une des plus hautes tours de la ville.

Le troisième jour après la prise de la ville, apparurent, dans le lointain, les innombrables bannières de l'armée musulmane. Le siége fut poussé avec une grande vigueur. Le farouche Kerboga paraissait sûr de la victoire. Les croisés, réduits à l'état de fantôme par la faim, ne pouvaient plus faire peur qu'à des femmes. Mais le prince infidèle ignorait à quelle source les chrétiens puisent leur force et leur enthousiasme. L'armée chrétienne, à peu de temps de là, remportait sur ses ennemis la victoire la plus complète !

Un jour, l'intrépide Bohémond ayant voulu secourir une ville de Mésopotamie, attaquée par les Turcs, ses troupes furent accablées par le nombre, et il fut fait prisonnier.

Retenu dans les fers pendant plus de deux années, le prince de Tarente ne perdit rien ni de son audace ni de son activité. Il ne se borna pas à guerroyer les infidèles. Ayant engagé à son service des vaisseaux pisans et génois, il dirigea ses attaques contre l'empire grec; mais, comme la rapidité de ses succès ne répondait pas à son impatience, il résolut de passer en Occident pour chercher de plus grands secours. Un stratagème des plus bizarres servit au prince à cacher son départ, auquel la flotte grecque aurait pu mettre obstacle. Pendant que ses affidés publiaient que Bohémond était mort, ce prince se faisait porter sur une galère, enfermé dans un cercueil où il avait ordonné de percer un assez grand nombre de trous pour pouvoir respirer à son aise. Des pleureuses, agenouillées autour du mausolée, gémissaient en s'arrachant les cheveux. Bohémond passa, dans ce lugubre appareil, à travers la flotte grecque, au bruit des transports de joie que la nouvelle de sa mort excitait. Il descendit à Corfou, et, se trouvant déjà près de l'Italie, dans une île dont la garnison était peu nombreuse, il sortit de son cercueil et se promena dans la ville. Ayant fait appeler le gouverneur, il lui dit d'un air menaçant : « Faites savoir à votre maître que Bohémond, fils de Robert, est ressuscité, et que bientôt il aura de ses nouvelles ! »

Le prince d'Antioche remonta ensuite sur son bord et fit voile vers l'Italie. Après y avoir séjourné quelque temps, Bohémond se rendit en France, où le roi Philippe lui permit de lever des troupes et lui donna pour femme sa fille Constance. Le jour même de ses noces, célébrées à Chartres avec beaucoup de pompe, le vaillant croisé monta sur le jubé de la cathédrale et prêcha l'expédition contre Alexis avec tout l'enthousiasme qu'il apportait dans les combats. En peu de jours, il se trouva à la tête d'une armée nombreuse. Mais peu de temps après, en l'année 1111, la mort surprit le prince de Tarente dans la Pouille, au moment où il se disposait à porter de nouveau dans l'empire grec la terreur de son nom. On lui éleva à Canosa un tombeau, dont le cardinal Baronius a conservé l'inscription dans ses annales.

BOUILLON (GODEFROI DE). — Non loin des bords de la Dyle, et à peu de distance des ruines de l'antique abbaye de Villers (1), s'élevait autrefois un château fort qui do-

(1) A six lieues de Bruxelles.

minait le village de Baisy. C'est dans les murs de ce manoir féodal, suivant le témoignage des plus fidèles chroniqueurs, que naquit, en 1060, d'Eustache II, comte de Boulogne, et d'Ida, fille de Godefroi, duc de Lorraine, le futur libérateur de la Terre-Sainte, le type le plus parfait des chevaliers chrétiens du moyen âge, GODEFROI DE BOUILLON.

Godefroi sortait à peine de l'adolescence, lorsque son oncle maternel, Godefroi le Bossu, duc de Basse-Lorraine et de Bouillon, périt assassiné dans la guerre qu'il soutenait contre Robert le Frison. Godefroi le Bossu n'avait pas d'enfants, et il avait désigné pour son héritier le fils de sa sœur Ida. Mais le duc de Lorraine venait à peine de fermer les yeux, que l'empereur Henri IV, oubliant les services de son fidèle vassal, donna à son propre fils Conrad l'investiture du duché de Basse-Lorraine. L'évêque de Verdun et le comte de Namur, profitant de la circonstance, vinrent mettre le siége devant la forteresse de Bouillon, où la



Godefroi de Bouillon.

comtesse Ida s'était enfermée avec son fils (1077). C'est en défendant ce château que Godefroi de Bouillon déploya, pour la première fois, ce courage chevaleresque qui devait, quelques années plus tard, lui acquérir un renom si éclatant.

Vainqueur de ses agresseurs, le jeune héros les força à demander la paix; et l'empereur lui-même, plein d'admiration pour les hauts faits de son vassal, reconnut l'injustice qu'il avait commise à son égard, et, pour l'en dédommager, lui conféra le marquisat d'Anvers.

Lorsque, plus tard, l'empereur vint assiéger Rome à la tête de son armée, Godefroi accompagna son suzerain, et ce fut à l'intrépidité du neveu de Godefroi le Bossu que Henri IV dut la conquête de la ville éternelle. L'empereur, après la révolte de son fils Conrad, avait restitué à Godefroi la couronne ducale de Basse-Lorraine. Mais rien ne pouvait consoler le pieux soldat d'avoir porté les armes contre le successeur de saint Pierre. Une fièvre lente étant venue accroître ses remords, Godefroi fit le vœu, s'il guérissait, d'aller à Jérusalem, non avec le bourdon et la panetière, mais avec son épée, comme un vrai chevalier.

L'occasion de mettre cette promesse à exécution ne tarda pas à se présenter.

Toujours la chrétienté avait porté ses regards vers la Palestine, théâtre du grand drame évangélique. Saint Jérôme nous apprend que les pèlerinages à Jérusalem commencèrent immédiatement après l'ascension de N. S. Jésus-Christ. Depuis l'an 1000, surtout, où les terreurs sur la fin prochaine du monde avaient cessé, une foule innombrable de pèlerins affluaient dans la Terre-Sainte. Mais voilà que tout à coup le bruit se répand en Europe que la Palestine est devenue la proie des Turcs séjoulkides, que le croissant de Mahomet brille sur les remparts de la ville sainte, dont les églises ont été profanées, et que les barbares, poussant jusqu'au Bosphore, menacent l'empire grec.

A cette nouvelle, les peuples de l'Occident coururent aux armes. Il ne s'agissait plus seulement, en effet, de délivrer le tombeau de l'homme-Dieu; comme au temps de Charles Martel, une lutte suprême s'engageait entre l'islamisme et la civilisation chrétienne. Un concile se rassembla donc à Clermont, et là le pape Urbain II, appelant à la croisade le ban et l'arrière-ban des chevaliers du Midi et du Septentrion, fit entendre ces paroles, qui retentirent dans toute l'Europe :

« Guerriers, qui cherchez sans cesse de vains prétextes de guerre, réjouissez-vous, car voici une guerre légitime. Vous qui fûtes si souvent la terreur de vos concitoyens, et qui vendez, pour un vil salaire, vos bras aux fureurs d'autrui, armés du glaive des Machabées, allez défendre la maison d'Israël! »

Le concile de Clermont s'était tenu en novembre 1095. Dès le printemps suivant, deux cent mille hommes, appartenant aux classes inferieures, se précipitaient sur l'Asie, sous la conduite de Pierre l'Ermite. Mais cette multitude sans discipline était incapable de résister au premier choc des infidèles. Traqués comme des bêtes fauves par les riverains du Danube, ces premiers croisés périrent presque tous sous les flèches des Turcs.

Le non-succès de cette premiere expédition ne refroidit pas l'enthousiasme de l'Occident. De grandes armées régulières, composées de princes, de chevaliers, d'hommes d'armes de tous les pays, se mirent en marche pour l'Orient. L'Europe semblait obéir à la voix même de Dieu. « *Dieu le veut!* » Ce fut à ce cri, en effet, que la chevalerie chrétienne se précipita sur l'Asie.

Godefroi, l'un des premiers, avait répondu à l'appel du chef de l'Eglise. Pour accroître le nombre de ses soldats, aucun sacrifice ne lui coûta : il vendit ses forteresses, et il n'hésita même pas à céder ses droits sur le duché de Bouillon.

L'armée chrétienne se mit en marche le 10 août 1096, sous la conduite de Godefroi, qui était à la fois, dit un chroniqueur contemporain, l'Agamemnon et l'Achille de cette Iliade chrétienne. Plus de sept cent mille soldats de la croix traversèrent les plaines arides de la Bythinie, et, en dépit des efforts désespérés des défenseurs de l'islam, accourus de toutes les provinces de l'Asie Mineure, ils vinrent mettre le siége devant Nicée.

Pendant que les chrétiens étaient retenus devant cette place, Godefroi de Bouillon donna à son armée une preuve d'adresse et de vaillance qui, en ces temps-là, devait exciter parmi les hommes de guerre une admiration extraordinaire.

Un jour, un Sarrasin, d'une force herculéenne, bravait, du haut de l'une des tours de la ville, tous les assauts des croisés, dans les rangs desquels il jetait la terreur et la mort. Godefroi survint, saisit une arbalète, et, visant l'infidèle au cœur, il le renversa sans vie. Une autre fois, l'avant-garde de l'armée chrétienne, en marche sur Antioche, avait été tout à coup attaquée par des forces bien supérieures; l'ennemi était, sur presque tous les points, victorieux. La déroute menaçait de devenir générale, lorsque le duc de Bouillon, qui avait pris une autre route, apparut à la tête de ses chevaliers. Les historiens de la croisade ne tarissent pas sur les hauts faits de Godefroi en cette terrible bataille. Homère ne prête pas à ses héros des prouesses plus gigantesques.

Godefroi ne se distinguait pas seulement par sa vaillance. Nul, parmi les chevaliers de l'Occident, ne se mon-

trait aussi constamment humble, dévoué, désintéressé. Lorsque les chrétiens traversèrent les déserts de l'Isaurie, où, pendant plusieurs jours, les vivres manquèrent presque complétement, on vit avec admiration le chef de la croisade se priver de ses propres provisions pour les distribuer aux femmes et aux enfants qui suivaient l'armée.

Pour chaque soldat, Godefroi de Bouillon avait, en toutes circonstances, l'affection d'un père. Les chroniqueurs rapportent mille traits de cette bonté paternelle. Un jour, dans une partie de chasse, auprès d'Antioche, le héros chrétien, ayant entendu des cris qui partaient d'un endroit écarté de la forêt, poussa son cheval de ce côté, et trouva un soldat chargé de bois, que poursuivait un ours affamé. A cette vue, Godefroi met l'épée à la main, et vole au secours du soldat. Renversé de cheval par l'animal, qui avait quitté sa proie pour s'élancer sur lui, le duc de Bouillon se relève avec la rapidité de l'éclair, et frappe à grands coups d'épée son terrible adversaire. L'ours, devenu furieux, se jette de nouveau sur lui et le foule à ses pieds. Dans ce péril suprême, le sang-froid de l'illustre guerrier le sauva. Étreignant d'un bras la bête féroce, il lui plongea de l'autre son épée dans les entrailles et l'étendit sur la place.

A la suite de ce duel d'un nouveau genre, le duc, blessé



Pierre l'Ermite prêchant la croisade.

grièvement à la cuisse, fut reconduit au camp par le soldat qui lui devait la vie, et les acclamations de l'armée entière le payèrent de son dévouement chevaleresque!

Cependant les chrétiens, assiégés dans Antioche, qu'ils avaient enlevée aux musulmans, étaient en proie à la plus horrible famine. La défection gagnait de proche en proche; plusieurs chefs renommés avaient même quitté l'armée. Mais Godefroi et Tancrède, loin de se laisser abattre, firent le serment de ne point renoncer à délivrer Jérusalem, tant qu'ils compteraient soixante hommes sous leur bannière. L'héroïsme des deux chevaliers releva le courage de leurs compagnons, et, le 28 juin 1098, les croisés remportèrent sur les Sarrasins une victoire aussi éclatante que celle où Ab-del-Rhaman (1) et son innombrable armée furent écrasés, dans les plaines de Poitiers, par le marteau du fils de Pépin de Herstall. La chronique raconte que, le jour où fut livrée cette terrible bataille, Godefroi de Bouillon, dont la charité ne reculait devant aucun sacrifice, se trouvait dans un dénûment tel, qu'il fut obligé, pour combattre, d'emprunter un cheval au comte de Toulouse.

Le vendredi 15 juillet 1099, Godefroi planta sa bannière sur les remparts de Jérusalem. L'honneur de monter les premiers à la brèche avait été revendiqué par Godefroi de Bouillon et par son frère Eustache. Le duc de Lorraine s'élança donc sur les murailles et pénétra dans la ville sainte par la porte de Saint-Étienne, qui fut aussitôt ouverte à l'armée chrétienne.

Pendant toute la durée du siége, Godefroi avait montré l'habileté d'un grand capitaine et donné mille preuves d'un courage extraordinaire. Après la bataille, le héros s'abstint de tout carnage; et, tandis que ses compagnons s'abandonnaient à tout l'enivrement de la victoire, lui,

(1) Appelé Abdéram par les chroniqueurs français.

sans armes et pieds nus, il se rendit, avec trois serviteurs, dans l'église du Saint-Sépulcre. Cet acte de piété n'est pas plutôt connu, qu'aussitôt toutes les vengeances, toutes les fureurs s'apaisent. Les croisés se dépouillent de leur armure teinte de sang, font retentir Jérusalem de leurs gémissements, et se rendent en procession, pieds nus et tête découverte, dans l'église où leur général était allé rendre grâce à Dieu !

Bientôt les barons résolurent de relever le trône de David, et d'y placer le chevalier le plus vaillant et le plus digne. Dix chrétiens, choisis parmi les personnages les plus éminents et les plus recommandables du clergé et de l'armée, furent appelés à élire le roi de Jérusalem. Guillaume de Tyr rapporte, à ce sujet, que les dix arbitres, voulant s'éclairer par tous les moyens propres à les conduire à un bon choix, questionnèrent les domestiques et les familiers des prétendants. A chacun de ces derniers on reprocha quelque défaut. Mais quant au duc de Lorraine, pas un seul de ses gens ou de ses amis ne mêla la moindre restriction au témoignage qu'ils rendirent de ses vertus. Elu roi par ses pairs, Godefroi fut conduit en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre; mais le pieux chevalier refusa les insignes de la royauté, en disant qu'il n'accepterait jamais une couronne d'or là où le Sauveur des hommes en avait porté une d'épines; et il se contenta de l'humble titre de baron du Saint-Sépulcre!

La victoire d'Ascalon, remportée peu de temps après, mit le comble à la gloire de Godefroi de Bouillon. La chronique contemporaine lui a appliqué ce que la sainte Ecriture dit de Judas Machabée : « qu'il accrut la gloire de son peuple, et que, semblable à un géant, il fut la terreur de ses ennemis et la protection de tout son camp! »

L'histoire a conservé du duc de Lorraine un mot qui peint au vif la grande âme du héros chrétien, et qui résume, en quelque sorte, la biographie que nous venons d'esquisser. A ses compagnons qui, après la bataille d'Ascalon, le complimentaient sur les prodiges d'énergie et de vaillance qu'il avait faits durant toute cette journée, il répondit simplement : « Mes mains sont fortes, parce qu'elles sont pures! »

BRIENNE (Jean de). — Fils d'Erard II, comte de Brienne, en Champagne, et d'Agnès de Montbelliard, Jean de Brienne avait été destiné, dans sa jeunesse, à l'état ecclésiastique. Mais, élevé dans une famille de guerriers, il refusa d'obéir à la volonté de ses parents. Pour échapper à la colère de son père, Jean dut aller chercher un asile dans le monastère de Cîteaux, où, confondu avec la foule des cénobites, il se livra, comme eux, aux jeûnes et à la mortification. Cependant, les austérités du cloître ne pouvaient s'allier avec son ardeur, avec sa passion pour le métier des armes. Souvent, au milieu de la prière et des cérémonies religieuses, l'image des combats venait distraire sa pensée et troubler son esprit. L'un de ses oncles l'ayant un jour trouvé, à la porte du monastère, dans un état peu convenable à sa naissance, prit pitié de ses pleurs, l'amena chez lui et le mit à même de suivre ses dispositions naturelles. Bientôt celui qu'on destinait au service de Dieu, à la paix des autels, se fit un éclatant renom de chevalerie. Aussi, lorsque les chrétiens de la Palestine vinrent demander à Philippe-Auguste un époux pour la jeune Marie, fille de Conrad de Montferrat et héritière du royaume de Jérusalem, le roi de France n'hésita pas à désigner le vaillant fils du comte Erard. Jean accepta avec joie la main d'une jeune reine, avec un Etat qu'il fallait disputer, l'épée à la main, aux Sarrasins. Il chargea les ambassadeurs de la Palestine d'aller annoncer sa prochaine arrivée, et, plein de confiance dans la cause qu'il allait défendre, il leur promit de les suivre à la tête d'une armée. Le nouveau roi ne tarda pas, en effet, à faire admirer son courage sur les champs de bataille de la Terre-Sainte; toutefois, comme il n'avait amené avec lui qu'un petit nombre de chevaliers, il ne put délivrer les provinces chrétiennes de la présence d'un ennemi formidable. Renfermé dans Ptolémaïs, n'ayant point d'armée pour la défendre, Jean de Brienne implora l'appui du Saint-Siége et le secours des chevaliers français. Mais la guerre désastreuse des Albigeois, la croisade prêchée par Innocent III contre les Maures d'Espagne, empêchèrent les guerriers de l'Occident de prêter l'oreille aux plaintes des chrétiens de Jérusalem.

Pourtant, rien n'égalait l'ardeur du souverain pontife. Le cardinal Robert de Courson, qui se trouvait alors en France comme légat du pape, reçut la mission de prêcher la croisade dans plusieurs provinces de France.

Parmi les princes qui jurèrent de traverser la mer pour combattre les musulmans, on remarquait André II, roi de Hongrie. Les troupes de ce prince, réunies à la poignée de chevaliers français enrôlés sous la bannière de Jean de Brienne, permirent à ce dernier de reprendre l'offensive. Les Sarrasins furent vaincus dans plusieurs combats. Peu de temps après, on résolut d'attaquer l'Egypte, et l'armée chrétienne s'assembla sous les murs de Damiette, qui, après des prodiges de valeur, tomba entre les mains des chrétiens. Nommé, un peu plus tard, général des armées du pape, qui faisait la guerre à Frédéric II, empereur d'Allemagne, Brienne s'illustra par de nouveaux exploits contre les troupes impériales dans les Etats romains et dans le royaume de Naples.

Tandis que ces choses se passaient, l'empire de Constantinople tombait en ruines. Baudouin II, qui devait succéder à son père, Pierre de Courtenay, était encore en bas âge. Les principaux de l'Etat s'adressèrent donc au pape pour lui demander un prince qui pût les gouverner. Le pape jeta les yeux sur Jean de Brienne, qui fut investi pour toute sa vie du titre et des prérogatives d'empereur, à condition qu'il donnerait au jeune Baudouin sa seconde fille et que celui-ci lui succéderait. Jean de Brienne arriva à Constantinople en 1229. Il avait près de soixante-dix ans. Mais le vieux chevalier ne démentit pas les espérances qu'on avait placées dans son habileté et dans sa bravoure. Cent mille barbares étaient venus mettre le siége devant Constantinople, qui n'avait pour défenseurs qu'un petit nombre de barons et de chevaliers. Cette élite de guerriers français, dirigés par Brienne, fit des prodiges de valeur et mit en déroute l'armée des assiégeants, qui laissèrent leurs bagages et leur flotte entre les mains des vainqueurs. L'année suivante, les Grecs et les Bulgares furent encore repoussés et battus par le héros septuagénaire. Ces deux victoires retentirent dans l'Occident. L'enthousiasme des guerriers se réveilla, et un grand nombre de croisés allaient se mettre en route pour Constantinople, lorsque, le 23 mars 1271, le Machabée de l'empire latin s'éteignit au milieu de sa gloire !



CHATILLON (Renaud de). — La ville d'Edesse venait de tomber entre les mains des infidèles. Les habi-

tants de Jérusalem versèrent des larmes de désespoir en apprenant cette funeste nouvelle, et l'évêque de Gabale, en Syrie, accompagné d'un grand nombre de prêtres et de chevaliers, se rendit à Viterbe auprès du souverain pontife. Les récits de l'ambassade chrétienne émurent profondément le vicaire de Jésus-Christ, et, à sa voix, les guerriers coururent de toutes parts aux armes.

Louis VII venait de monter sur le trône de France. Poussé par un sentiment de vengeance aveugle contre Thibaut de Champagne, le roi avait mis tout à feu et à sang dans les Etats de ce grand feudataire. Les habitants de Vitry furent inhumainement passés au fil de l'épée : des femmes, des vieillards, des enfants, s'étaient réfugiés dans une église : le prince y fit mettre le feu, et treize cents personnes périrent dans les flammes.

Dans une lettre éloquente, saint Bernard fit justice de cet acte de barbarie, et Louis VII, épouvanté de son crime, prit la résolution d'aller combattre les infidèles en Orient.

Parmi les chevaliers qui accompagnèrent, en Asie, l'armée du roi de France, se trouvait Renaud de Châtillon, dont les vieilles chroniques racontent les aventures romanesques et l'extraordinaire fortune.

Né à Châtillon-sur-Indre, le jeune Renaud s'était enrôlé sous la bannière de Raymond de Poitiers, prince d'Antioche. Raymond ayant perdu la vie dans une bataille, sa veuve Constance fut sollicitée de prendre un nouvel époux pour l'associer à son gouvernement. La princesse avait été demandée par les guerriers les plus illustres, par les seigneurs les plus puissants : mais tous éprouvèrent un refus. Constance avait remarqué la beauté et la vaillance de Renaud de Châtillon, et, par un mariage qui remplit de surprise tous les barons chrétiens, elle éleva sur le trône d'Antioche un jeune chevalier encore inconnu en Orient.

Devenu chef d'une armée dans laquelle il avait été simple chevalier, Renaud arma des vaisseaux, ravagea



Saladin assiège la forteresse de Carac.

l'île de Chypre. Fait prisonnier par les Sarrasins, Châtillon ne recouvra sa liberté qu'après de longues années de captivité. Lorsqu'il revint à Antioche, sa femme Constance n'était plus, et le fils de Raymond de Poitiers, parvenu à l'âge de majorité, gouvernait la principauté paternelle.

Renaud se rendit à Jérusalem, où le souvenir de ses exploits et de ses infortunes le fit accueillir avec distinction par Baudouin III et par les barons. Ayant épousé en secondes noces la veuve de Homphroi de Thoron, il devint seigneur de Carac et de quelques châteaux situés sur les confins de la Palestine et de l'Arabie.

Renaud conduisit dans les villes et les forteresses qui lui appartenaient un grand nombre de templiers, qu'il associa à sa fortune, et, quoiqu'une trêve eût été conclue avec Saladin, il refusa formellement de déposer les armes.

Saladin, furieux de cette perpétuelle infraction aux traités, partit une troisième fois des bords du Nil pour envahir la Palestine, à la tête d'une armée nombreuse. Pendant ce temps, Renaud de Châtillon concevait le hardi projet d'aller jusque dans les villes de la Mecque et de Médine, piller la kaaba et le tombeau de Mahomet. Une troupe de braves se mit en effet en marche sous les ordres du vaillant châtelain de Carac, et ils n'étaient plus qu'à dix lieues de Médine, lorsqu'ils furent surpris et attaqués par une armée musulmane accourue de l'Egypte. Après un combat opiniâtre et sanglant, la victoire se décida pour les Sarrasins. Renaud de Châtillon échappa comme par miracle à la poursuite des infidèles et regagna avec un petit nombre de chevaliers sa forteresse de Carac. Saladin, en apprenant l'expédition des chrétiens, qu'il regardait comme un affreux sacrilége, jura de venger l'outrage fait à la religion musulmane. Il conduisit son armée devant le château de Carac, et, pendant plus d'un mois, tout le pays environnant fut livré au pillage et à la dévastation. Ces terribles représailles ne modifièrent en rien les idées de Renaud de Châtillon. Malgré les nouvelles trêves, il continua ses excursions sur le territoire des infidèles, et ne répondit aux plaintes de Saladin que par de nouvelles violations des traités. Le prince infidèle résolut donc d'en finir avec les chrétiens ; il traversa le Jourdain et s'avança dans la Galilée à la tête de quatre-vingt mille cavaliers

Une grande bataille fut livrée non loin du lac de Tibériade: écrasée par le nombre, l'armée chrétienne fut anéantie. Le roi de Jérusalem, le grand maître des templiers, Renaud de Châtillon et tout ce que la Palestine avait de plus illustres guerriers, tombèrent entre les mains des musulmans. Saladin fit dresser au milieu de son camp une tente où il reçut le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan et les principaux chefs de l'armée vaincue. Il traita le roi des Francs avec bonté et lui fit servir une boisson rafraîchie dans de la neige. Comme le roi, après avoir bu, présentait la coupe à Renaud de Châtillon qui se trouvait auprès de lui, le sultan l'arrêta et lui dit: « Ce traître ne doit point boire en ma présence, car je ne veux pas lui faire grâce. » Et, s'adressant à Renaud, il lui fit les reproches les plus sanglants sur la violation des traités, et le menaça de la mort s'il n'embrassait la religion du prophète, qu'il avait outragée. Renaud de Châtillon répondit avec une noble fermeté et brava les menaces de Saladin qui frappa le chevalier de son sabre. Des soldats musulmans, au signal de leur maître, se jetèrent sur le prisonnier désarmé, et la tête d'un martyr de la croix alla rouler aux pieds de Guy de Lusignan !

COURTENAY (Josselin de). — Josselin de Courtenay, de l'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de France, prit la croix en 1101, et suivit Etienne de Blois dans la Palestine. A l'avénement de Baudouin Ier au trône de Jérusalem, Courtenay, qui était le cousin du nouveau roi, reçut de lui en fief un certain nombre de villes situées sur les bords de l'Euphrate. Investi en 1115 de la principauté de Tibériade, Josselin de Courtenay se montra l'un des défenseurs les plus vaillants et les plus généreux du royaume de Jérusalem.

A peine Baudouin Dubourg, le successeur de Baudoin Ier, venait-il de s'asseoir sur le trône, que les musulmans de la Perse, de la Mésopotamie et de la Syrie, que leurs précédentes défaites n'avaient point découragés, jurèrent d'exterminer la race des chrétiens, et marchèrent vers l'Oronte sous les ordres d'Ylgazi, prince de Maridin et d'Alep. Roger de Sicile, qui avait succédé à Tancrède dans le gouvernement d'Antioche, avait appelé à son secours le roi de Jérusalem; mais, sans attendre leur arrivée, il eut l'imprudence de livrer une bataille, dont la perte devait mettre en péril toutes les colonies chrétiennes.

Une bataille fut livrée près d'Artisse, dans un lieu appelé le *champ du sang*. Accablés par le nombre, les chrétiens furent mis en déroute, et leur chef, en essayant de ramener ses soldats à l'ennemi, tomba percé de coups.

Pendant que l'armée victorieuse d'Ylgazi se répandait dans tous les pays chrétiens du voisinage, le comte d'Edesse était attaqué par Balac, neveu et successeur d'Ylgazi. Semblable, dit le chroniqueur contemporain, au lion de l'Ecriture, qui rôde sans cesse pour chercher une proie à dévorer, Balac parvint à surprendre Josselin de Courtenay et son cousin Galeran, qu'il fit conduire chargés de chaînes vers les confins de la Mésopotamie. Cette nouvelle étant parvenue à Jérusalem, le roi accourut à Edesse. Mais, emporté par son courage et victime de sa générosité, le prince tomba lui-même dans une embuscade. Balac lui fit partager la captivité de Josselin de Courtenay, dans la forteresse de Kharpont.

Les vieilles chroniques célèbrent à l'envi la valeur héroïque de cinquante Arméniens qui se dévouèrent pour la délivrance des princes chrétiens. Déguisés en marchands, ils s'introduisirent dans la citadelle de Kharpout, en massacrèrent la garnison, et, ayant brisé les fers des illustres captifs, ils sortaient avec les deux princes, lorsque tout à coup ils se virent cernés par les Turcs. Seul, Josselin de Courtenay trouva moyen de s'échapper, et il fit serment de laisser croître sa barbe jusqu'à ce qu'il eût amené des secours suffisants pour rendre la liberté à ses frères. Après avoir passé l'Euphrate, porté sur deux outres de peau de chèvre, le bon chevalier, à travers mille périls, arrive enfin à Jérusalem, où il dépose dans l'église du Saint-Sépulcre les chaînes qu'il avait portées chez les Turcs. A sa voix, un grand nombre de guerriers jurent de marcher à la délivrance de leur souverain. Courtenay se met à leur tête. Mais, à la place de la forteresse de Kharpont, ils ne trouvent plus que des ruines. Balac était parti avec son prisonnier, qu'il retenait chargé de fers à Choras. On apprit en même temps qu'une armée égyptienne se rassemblait dans les plaines d'Ascalon. Les croisés marchèrent contre elle, et, après l'avoir dispersée, ils allèrent mettre le siége devant Tyr, qui fut emportée au bout de six mois de lutte acharnée.

Baudouin II profita de cette circonstance pour traiter de sa rançon : il revint à Jérusalem, et là il releva de son vœu l'héroïque Josselin de Courtenay Ce prince mourut peu d'années après. Il assiégeait un château près d'Alep lorsqu'une tour s'écroula et le couvrit de ses ruines. Il fut transporté mourant à Edesse. Comme il languissait dans son lit, attendant la mort, on vint lui annoncer que le sultan d'Iconium avait mis le siége devant l'une de ses places fortes. Aussitôt Courtenay fait appeler son fils, et lui ordonne d'aller attaquer l'ennemi. Le jeune Josselin hésite, et représente à son père qu'il n'a pas assez de troupes pour combattre les Turcs. Le vieux guerrier, indigné d'une telle faiblesse, voulut, avant de mourir, léguer un dernier exemple à l'héritier de sa race : mourant, il se fit porter à la tête de ses soldats dans une litière. Comme il approchait de la ville assiégée, on vint lui apprendre que les Turcs avaient décampé. Courtenay donna l'ordre d'arrêter sa litière, et, levant les yeux au ciel, comme pour remercier Dieu de la fuite des Sarrasins, il expira au milieu de ses guerriers pleins de douleur et d'admiration!



DANDOLO. — Né à Venise d'une de ces familles qui faisaient remonter leur origine aux anciens Romains, Henri Dandolo avait, dès sa jeunesse, fixé sur lui les regards de ses concitoyens. Ayant été envoyé auprès de Manuel, empereur de Constantinople, pour réclamer des vaisseaux vénitiens que ce prince, au mépris des traités, s'obstinait à garder, Dandolo fut victime de son dévouement. Au lieu de lui donner satisfaction, le perfide Grec lui offrit pour toute réponse des bassins enflammés qui le privèrent subitement de la vue. Des historiens nationaux affirment que ce fut là l'origine de la haute fortune de cet illustre personnage. D'autres assurent que cette aventure est controuvée, et que Dandolo perdit la vue à la suite d'une blessure. Quoi qu'il en soit, il fut élu doge en 1192, et débuta par une guerre soutenue avec succès contre les Pisans.

En 1201, une circonstance inattendue vint faire jouer à Dandolo un rôle bien autrement éclatant.

Les princes chrétiens se croisaient pour la quatrième fois. Dans une assemblée tenue à Soissons, il fut décidé que l'armée sainte se rendrait par mer en Orient, et que, préalablement, six députés seraient envoyés à Venise, afin d'obtenir de la république les vaisseaux nécessaires pour le transport des hommes et des chevaux.

Dandolo qui approchait alors de sa quatre-vingt-dixième année, n'avait de la vieillesse que ce qu'elle donne d'expérience et d'habileté. Tout ce qui pouvait servir son pays enflammait son courage. Chef d'une république de marchands, le vieux doge mêlait à l'esprit de calcul qui distinguait ses compatriotes quelque chose de ce sentiment d'honneur et de cette généreuse fierté qui formaient le caractère dominant de la chevalerie.

Dandolo, loua avec vivacité une entreprise qui lui parut glorieuse et dans laquelle les intérêts de sa patrie n'étaient point séparés de ceux de la religion. Les députés des princes français avaient demandé des navires de transport pour quatre mille cinq cents chevaliers, vingt mille hommes d'infanterie et des provisions pour toute l'armée chrétienne pendant neuf mois. Dandolo promit, au nom de la république, de fournir les vivres et les vaisseaux nécessaires, à condition que les croisés s'engageraient à payer aux Vénitiens la somme énorme de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent. Cinquante galères vénitiennes bien armées devaient accompagner l'expédition, pour faire diversion et combattre par mer, pendant que les Français combattraient par terre. En indemnité de ce sacrifice, la moitié de toutes les conquêtes faites par l'armée chrétienne devait revenir à la république.

Les députés acceptèrent sans hésitation la proposition fort peu généreuse du vieux doge, qui la présenta à la sanction du peuple réuni en assemblée générale dans l'église Saint-Marc. Lorsqu'on y eut célébré la messe du Saint-Esprit, Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, se leva, et, s'adressant au peuple de Venise, il prononça un discours dont le naïf langage peint au vif la physionomie de cette époque héroïque de notre histoire :

« Les seigneurs et les barons de France, les plus hauts et les plus puissants, nous ont à vous envoyés pour vous prier, au nom de Dieu, de prendre pitié de Jérusalem, qui est en servage des Turcs; ils vous crient merci, et vous supplient de les accompagner pour venger la honte de Jésus-Christ. Ils ont fait choix de vous, parce qu'ils savent que nuls gens qui soient sur la mer n'ont un si grand pouvoir que vous et votre peuple. Ils nous ont recommandé de nous jeter à vos pieds, et de ne nous relever que lorsque vous aurez octroyé notre demande et que vous aurez eu pitié de la Terre-Sainte d'outre-mer ! »

A ces mots, les députés, émus jusqu'aux larmes, se jetèrent à genoux et tendirent leurs mains suppliantes vers l'assemblée du peuple. L'émotion des chevaliers français gagna les Vénitiens : dix mille voix s'écrièrent ensemble : *Nous accordons! nous accordons!* et la multitude qui couvrait la place de Saint-Marc poussa des acclamations si bruyantes, qu'on eût dit, pour emprunter les paroles de Ville-Hardouin, *que la terre allait se fondre et s'abîmer!*

Cependant, lorsqu'on fut au moment du départ, les croisés n'eurent pas assez d'argent pour compléter la somme promise. C'est là que le rusé Dandolo les attendait. Comme il voulait réduire la ville de Zara, échappée au joug de Venise, il offrit aux Français de faire ensemble la conquête de cette place, et de les tenir quittes, pour le présent, de la somme qu'ils ne pouvaient payer. Cette proposition fut accueillie avec faveur par la plupart des croisés qui avaient à cœur de remplir complétement leurs engagements, et ne croyaient pas faire beaucoup dans une affaire où ils n'avaient que leur sang à prodiguer. Il s'éleva cependant des murmures dans l'armée française : beaucoup de chevaliers se rappelaient qu'ils avaient fait serment de ne combattre que les infidèles, et ils ne pouvaient se résoudre à tourner leurs armes contre des chrétiens.

Pour vaincre ces nobles scrupules, Dandolo résolut de s'associer lui-même aux périls de la croisade. Le peuple ayant été solennellement convoqué dans l'église de Saint-Marc, Dandolo monta sur *le pupitre*, dit Ville-Hardouin, et demanda aux Vénitiens la permission de prendre la croix :

« Je suis accablé par les ans, leur dit-il, et le temps du repos semblait venu pour moi. Mais la gloire qui nous est promise me rend le courage et la force de braver tous les périls, de supporter les plus rudes travaux de la guerre. Si vous me permettez donc de combattre pour Jésus-Christ, et de me faire remplacer par mon fils dans l'emploi que vous m'avez confié, j'irai vivre ou mourir avec les pèlerins. »

A ce discours, tout l'auditoire fut attendri; le peuple applaudit à la résolution du doge, qui, descendant de la tribune, se rendit à l'autel, où il fit attacher la croix sur son bonnet ducal.

Les barons et les chevaliers s'apprêtaient à s'embarquer pour Zara, lorsqu'on vit arriver, dit Ville-Hardouin, « une grande merveille, une aventure inespérée et la plus étrange dont on ait ouï parler. »

Isaac, empereur de Constantinople, avait été détrôné par son frère Alexis. Abandonné de tous ses amis, privé de la vue, le malheureux prince gémissait dans les fers. Le fils de l'infortuné prisonnier, qui portait aussi le nom d'Alexis, ayant réussi à s'échapper de la prison où son père avait été enfermé, était venu implorer en Occident l'appui des princes chrétiens. On lui conseilla de s'adresser aux croisés, l'élite des guerriers de l'Occident. Dandolo, qui se rappelait les mauvais traitements que lui avaient fait subir les Grecs, ne laisserait pas échapper l'occasion de se venger. L'arrivée du jeune Alexis à Zara entraîna, en effet, tous les cœurs. Après une longue délibération, les chefs de l'armée chrétienne décidèrent qu'elle s'embarquerait au printemps pour aller replacer le jeune Alexis sur le trône de Constantinople.

Au jour fixé, les Vénitiens et les Français mirent à la voile pour Corfou. Après quelques semaines de séjour dans cette île, la flotte cingla vers le Bosphore, et bientôt Constantinople apparut aux regards émerveillés des guerriers de l'Occident. Bientôt la ville de Constantin fut assiégée de toutes parts, et, à la suite de plusieurs assauts dans lesquels le vieux doge aveugle fit des prodiges d'héroïsme, la place tomba au pouvoir des croisés, qui replacèrent sur le trône le vieil empereur Isaac. L'héritier du monarque, le jeune Alexis, avait promis de payer aux Latins, pour les frais de la guerre, une somme très-considérable; mais chaque jour il demandait de nouveaux délais pour ce payement. Enfin, les Grecs, outrés de ce qu'ils appelaient l'avidité des Latins, poussèrent contre la flotte chrétienne dix-sept navires remplis de feu grégeois. L'habileté des matelots vénitiens ne réussit qu'à grand'peine à sauver la flotte chrétienne d'une destruction complète.

Pendant ce temps, Alexis était étranglé par ses sujets, et Murzuphle, l'instigateur de ce meurtre, était proclamé empereur à la place de sa victime. Ce fut alors que Dandolo, dont l'énergie grandissait toujours avec le péril, ouvrit, en plein conseil des croisés, un avis qui, par son audace, étonna les plus jeunes et les plus hardis chevaliers. Il leur conseilla de s'emparer du vieil empire grec.

Lors du premier siége de Constantinople, les Français avaient voulu attaquer la ville par terre; mais, cette fois, ils se rendirent aux sages conseils de Dandolo, et résolurent, d'une voix unanime, de diriger tous leurs assauts du côté de la mer. On transporta dans les vaisseaux les armes, les vivres, les équipages, et toute l'armée s'embarqua le 8 avril 1204.

Au premier signal du combat, les Grecs firent jouer toutes leurs machines; les croisés furent d'abord repoussés; mais ils ne perdirent pas courage, et tentèrent un nouvel assaut peu de jours après. Dandolo, monté sur une galère, était au premier rang et animait les croisés par son exemple. La ville fut emportée après une lutte acharnée. Dandolo, créé despote de Romanie, obtint, pour la part de la république vénitienne, la moitié de Constantinople, les îles de l'Archipel et plusieurs ports sur les côtes de l'Hellespont, de la Morée et de la Phrygie.

Un an après l'établissement du nouvel empire latin, Dandolo mourait, plein de jours et de gloire (1205).



JOINVILLE. — Jean, sire de Joinville, sénéchal de Champagne, avait été, dans sa jeunesse, au service du comte Thibaut de Champagne, le premier des trouvères français du treizième siècle. Ce fut à la cour de ce prince que le sire de Joinville apprit ce *biau langaige* par lequel le bon chevalier se distinguait non moins que par prouesses en guerre. La croisade de 1249 mérita à messire Jean l'amitié du saint roi Louis IX, dont il écrivit plus tard l'histoire, à la prière de la reine Jeanne de Navarre, afin que le récit de cette glorieuse et sainte vie fût un modèle au jeune Louis, arrière-petit-fils du monarque.

Nous dirons tout à l'heure quelle part le sénéchal de Champagne prit à la croisade; mais on nous permettra, préalablement, de caractériser en quelques mots ce délicieux chroniqueur.

La langue du sire de Joinville a déjà une allure toute française. Son prédécesseur, Ville-Hardouin, l'historien de la troisième croisade, s'était tout spécialement préoccupé de tracer le récit des faits militaires. Il n'introduit presque jamais le lecteur dans l'intimité de ses personnages. Joinville, au contraire, est un véritable peintre d'intérieur, et il semble se complaire, lorsqu'il raconte l'histoire de son glorieux maître, à faire connaître à ses lecteurs la vie privée du monarque dont il avait su mériter l'affection.

« Sénéchal, quelle chose est Dieu?

— Sire, ce est si bonne chose, que meilleure ne peut estre. »

Réponse d'une naïveté vraiment sublime, et qui peint au vif la personnalité du bon chevalier.

Une autre fois, Louis IX ayant demandé à Joinville ce qu'il aimerait mieux : avoir la lèpre ou faire un péché mortel, le sénéchal, *qui oncques ne li menti* (1), répondit, avec la même franchise, qu'il aimerait mieux en avoir fait trente que d'*estre mesiaus* (2). A ces mots, le saint roi adressa une affectueuse réprimande à son ami, lui rappelant que le péché est une hideuse lèpre de l'âme; puis, lui frappant sur l'épaule, il lui demanda s'il avait coutume de laver les pieds aux pauvres, le jeudi saint :

« Sire, répondit Joinville, en malheur, les piez de ces villains ne laverai-je (3).

— Vraiment, fist le roy, ce fut mal dit; car vous ne devez avoir en desdaing ce que Dieu fist pour nostre enseignement. »

(1) Qui jamais ne fit mensonge au roi.
(2) Que d'être lépreux.
(3) Assurément, je ne laverai point les pieds de ces vilains.

Le livre du sire de Joinville abonde de traits pareils où la nature est, pour ainsi dire, prise sur le fait.

Cependant, à la suite d'une maladie qui l'avait conduit aux portes de la mort, le roi de France avait fait le vœu d'aller combattre les infidèles dans la Terre-Sainte. Lorsque le prince commença à reprendre des forces, il réitéra son serment et demanda de nouveau *la croix d'outre-mer*.

En vain Blanche de Castille, l'évêque de Paris et les princes de la famille royale, cherchèrent-ils à détourner le prince de son dessein : toutes les prières furent inutiles. Jérusalem livrée au pillage, le tombeau de Jésus-Christ profané, étaient sans cesse présents à l'esprit du roi. Au milieu des angoisses de sa maladie, il avait cru entendre une voix qui partait de l'Orient et qui lui adressait ces paroles : « Roi de France, tu vois les outrages faits à la cité de Jésus-Christ; c'est toi que le ciel a choisi pour les venger! » Inébranlable dans sa résolution, Louis IX reçut la croix des mains de Pierre d'Auvergne, et il fit ses dispositions pour passer la mer.

Le sire de Joinville exprime vivement la douleur de la reine, mère du roi, en disant que, quand Blanche de Castille vit son fils croisé, *elle fut aussi transie comme si elle l'eût vu mort.*

Joinville, à qui l'abbé de Cheminon avait donné la croix, mit sa terre en gage, indemnisa ses vassaux du tort que lui ou ses officiers avaient pu leur faire, *entra dans la voie de Dieu* par maints pèlerinages aux chapelles des saints, et s'embarqua avec neuf chevaliers, ses feudataires.

Au débarquement sur la plage africaine, le sénéchal de Champagne commandait l'avant-garde de l'armée française. Le genou en terre, la pointe des boucliers et le fût des lances fichés en terre, la troupe du sire de Joinville soutint vaillamment l'impétueuse charge des mamelucks. Chaque nuit, au canal d'Achmoun, où l'armée se consuma en stériles efforts pour jeter une digue, le bon sénéchal gardait les grosses tours en bois que l'ennemi attaquait sans cesse avec le feu grégeois. Menacé d'être brûlé avec ces tours ou de perdre son honneur en abandonnant le poste confié à son courage, dès que le sire de Joinville voyait, pour emprunter son langage pittoresque, *la queue lumineuse de ce dragon sifflant* sillonner les ténèbres, il tombait en prières, *à coudes et à genoux*, tandis que son souverain, joignant les mains, s'écriait, de son côté : « Bon sire Dieu, sauve moi et ma gent! »

Entraîné par le téméraire comte d'Artois dans cette charge d'avant-garde qui fit couler à flots le sang des chevaliers français dans les plaines de la Massoure, Joinville fit mordre la poussière à un cavalier sarrasin. Démonté et foulé aux pieds des chevaux, enveloppé dans une masure d'où il fut dégagé par le roi en personne, le sénéchal se porta, sans ordre, à la défense d'un pont, dont la prise eût mis le prince dans le plus grand péril.

Cependant, décimée par le fer de l'ennemi, la famine et la dyssenterie, l'armée chrétienne dut songer à la retraite.

Le sire de Joinville a peint en maître cette scène de désordre. Ici, ce sont des galères qui s'éloignent avant l'arrivée du roi et des chevaliers sur le rivage; là, une nuée de bédouins, à la clarté des torches, égorgent sans merci les pauvres malades qui attendent, sur la grève, l'arrivée des navires. Le bâtiment qui portait le sénéchal de Champagne jeta l'ancre au milieu de ces dangers. Bientôt une galère du soudan aborde le vaisseau du chevalier; celui-ci ne dut la vie qu'aux efforts d'un renégat allemand qui lui fit un rempart de son corps en s'écriant que Joinville était le cousin du roi de France.

Quand les mamelucks révoltés eurent égorgé leur soudan, Joinville faillit, une seconde fois, être massacré par les infidèles. Une vingtaine de Sarrasins, armés de haches, se jetèrent sur la galère du sénéchal. Joinville se mit à genoux, et, tendant le cou devant un jeune Sarrasin qui tenait à sa main une hache de charpentier, il lui dit avec la résignation d'un vrai chevalier chrétien : « Ainsi mourut sainte Agathe! »

Mais l'amour du gain l'emporta sur la soif du sang dans le cœur des Sarrasins : la liberté du chevalier et de ses gens fut accordée moyennant trente mille livres.

Pendant le séjour de saint Louis en Syrie, Joinville, à la tête de cinquante lances, fit partie de la maison militaire du roi, et, au siége de Césarée, il donna de nouvelles preuves de son brillant courage. A la mort de la reine Blanche, saint Louis s'étant décidé à rentrer en France, Joinville s'embarqua sur le vaisseau monté par le roi, et, après deux mois de navigation, il prit terre au port d'Hyères, en Provence. Ce fut avec une joie inexprimable que le bon sénéchal revit les tourelles de son manoir de Joinville, dont il avait dit, en termes si touchants, à son départ : *Je ne voulus onques retourner mes yeux vers Joinville, pource que le cuer* (cœur) *ne me attendrisist du biau chastel que je lessoie et de mes deux enfans!*

Joinville refusa de prendre part à la deuxième croisade de saint Louis, en 1267. Il voulait, disait-il, cicatriser les plaies faites en son absence et dédommager ses vassaux de tout le mal dont on les avait accablés pendant le pèlerinage de leur seigneur.



LOUIS IX (Saint Louis), roi de France. — Dans la dernière moitié de l'année 1244, de nouvelles calamités, plus terribles que toutes celles des siècles antérieurs, étaient venues coup sur coup frapper les chrétiens de la Palestine. L'Occident avait retenti des gémissements poussés par les fidèles de la Terre-Sainte. Mais le temps n'était plus où ces récits, colportés de châteaux en châteaux, faisaient prendre les armes aux princes, aux grands barons et jusqu'aux derniers de leurs vassaux. On ne voyait plus dans les croisades que de grands périls, d'inévitables revers, et la pensée d'arracher aux infidèles la cité de Dieu, le tombeau du divin Maître, réveillait plus d'alarmes que d'enthousiasme.

Tel était, en France même, l'état presque général des esprits, lorsque Louis IX tomba dangereusement malade, « et tellement fut bas, dit Joinville, qu'une des dames qui le gardoit en sa maladie, cuidant (1) qu'il fût outrepassé (2), lui voulut couvrir le visage d'un linceul, disant qu'il était mort. » La cour, la capitale, les provinces étaient plongées dans la douleur la plus profonde. De tous côtés, les populations adressaient au ciel de ferventes prières pour la conservation de leur excellent souverain. Tout à coup, le bruit se répand que Louis IX est revenu des portes du tombeau, et que le premier usage qu'il a fait de la parole, en sortant de son assoupissement, a été de demander la croix et d'annoncer sa résolution d'aller en Terre-Sainte. Et, en effet, malgré les supplications de sa mère, la reine Blanche de Castille, et malgré les prières de tous ses conseillers, le pieux monarque, à peine rétabli, fit annoncer par tout son royaume qu'il irait guerroyer pour la délivrance du saint tombeau.

Afin de donner plus de solennité à la publication de la croisade, Louis IX convoqua à Paris un parlement où se trouvèrent les prélats et les grands du royaume. Saint Louis y rappela à ses barons et à ses chevaliers l'exemple de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste; il exhorta, au nom de la religion et de l'honneur, tous les barons qui l'écoutaient à prendre les armes pour aller défendre la foi de Jésus-Christ et la gloire du nom français en Orient. Cet appel chevaleresque excita un enthousiasme général. Trois princes du sang, les comtes d'Artois et de Poitiers, le duc d'Anjou, frères du roi, s'empressèrent de prendre la croix. Les plus grands feudataires du royaume suivirent cet exemple. Le duc de Bourgogne, les comtes de Soissons, de Blois, de Rhetel, etc., Pierre de Dreux, duc de Bretagne jurèrent aussi de quitter la France.



Saint Louis.

Louis IX s'occupait sans cesse des préparatifs de son départ. Il fit l'acquisition du territoire d'Aigues-Mortes en Provence, il en fit nettoyer le port encombré par les sables, et donna l'ordre de bâtir sur le rivage une ville assez vaste pour recevoir la foule des pèlerins.

Le bruit de ces préparatifs frappa de terreur les princes musulmans de la Palestine, et les chroniqueurs contemporains assurent que la mort du roi de France fut décrétée dans les conseils du *Vieux de la montagne*.

Cependant, trois ans s'étaient écoulés depuis que Louis IX avait pris la croix. Il convoqua à Paris un nouveau parlement et fixa le départ de la sainte expédition pour le mois de juin 1248. Le monarque profita du moment où les grands du royaume étaient rassemblés au nom de la religion, pour leur faire prêter serment de foi et hommage à ses enfants, et pour les faire jurer, ce

(1) Croyant.
(2) Trépassé.

sont les expressions de Joinville, *que loyauté ils porteroient à sa famille, si aucune malle chose avenoit de sa personne au saint veage* (1) *d'oultre-mer*.

Les chefs de la croisade entraînèrent à leur suite presque toute la jeunesse en état de porter les armes; beaucoup de châteaux, de forteresses, demeurèrent comme abandonnés, disent les chroniques contemporaines, et tombèrent bientôt en ruine. Un spectacle attendrissant, c'était de voir les familles des pauvres paysans et des ouvriers des villes conduire eux-mêmes leurs enfants aux chevaliers et aux barons. « *Vous serez leur père et leur mère*, disaient, en pleurant, ces bonnes gens, *vous veillerez sur eux au milieu des périls de la guerre sur terre et sur mer.* » Et les barons, émus jusqu'aux larmes, dévouaient d'avance à la colère de Dieu quiconque manquerait à une promesse aussi sacrée.

Le 25 août 1248, le roi s'embarqua à Aigues-Mortes, suivi de ses deux frères et de sa femme, la reine Marguerite, qui ne redoutait pas moins de rester avec Blanche de Castille que de vivre loin de son époux. Quand toute l'armée des croisés fut embarquée, on donna le signal du départ; les matelots, suivant l'usage du temps, entonnèrent en chœur le *Veni Creator*, et la flotte mit à la voile au bruit des applaudissements d'une foule immense accourue sur le rivage.

La renommée avait annoncé dans tout l'Orient l'arrivée des Français, et cette nouvelle produisait la plus profonde sensation parmi les infidèles.

Les Orientaux regardaient les Français comme les plus braves des Européens, et le roi de France comme le plus redoutable des monarques de l'Occident. Aussi, les musulmans ne négligèrent-ils rien pour fortifier les côtes de l'Egypte et Damiette, qui devait être l'objet des premières hostilités.

Cependant, de l'île de Chypre, où elle avait d'abord abordé, la flotte française s'était dirigée vers Damiette. Le quatrième jour, on entendit le pilote du premier vaisseau s'écrier : « *Gloria in excelsis!* Que Dieu nous soit en aide! Nous voici devant Damiette! »

Aussitôt ces paroles se répètent de navire en navire Toute la flotte entoure le vaisseau royal. Les principaux chefs s'empressent d'y monter, et là, saint Louis, le front rayonnant d'enthousiasme, leur adresse les paroles suivantes :

« Chevaliers, gardez-vous de croire que le salut de l'Eglise et de l'Etat réside dans ma personne; vous êtes vous-mêmes l'Etat et l'Eglise, et vous ne devez voir en moi qu'un homme ordinaire, qu'un homme dont la vie peut se dissiper comme l'ombre, quand il plaira au Dieu pour qui nous combattons. Donc, laissez-moi affronter les périls, et combattre au premier rang en soldat de la croix ! »

Ce discours, dans lequel le roi très-chrétien s'assimilait aux simples guerriers de son armée, y excita un grand enthousiasme. Dans chaque navire les guerriers s'embrassaient de joie à l'approche du combat.

Cependant la flotte chrétienne s'avance en ordre de bataille et vient jeter l'ancre à un quart de lieue de la côte. Toute la mer, dit Joinville, était couverte de navires sur lesquels on voyait flotter l'étendard de la croix. L'escadre musulmane, chargée de soldats et de machines de guerre, défendait l'entrée du Nil. Fakreddin, le chef de l'armée infidèle, apparaissait au milieu de ses guerriers dans un appareil éblouissant. « Le souldan, dit le sire de Joinville, portoit des armes de fin or si très-reluisant, que, quand le soleil y frappoit, il sembloit que ce fût proprement le soleil. Le tumulte qu'ils menaient avec leurs cors et nacaires (tambours) estoit une espouvantable chose à ouïr et moult estrange aux François. »

Au moment de la descente, les guerriers chrétiens passèrent dans les barques qui suivaient la flotte, et se rangèrent en deux lignes. Louis IX se plaça à la pointe droite, accompagné des deux princes ses frères et de l'élite des barons.

Le comte de Jaffa était à la pointe gauche, vers l'embouchure du Nil. Erard de Brienne et Baudoin de Reims occupaient le centre de la ligne, et sous leurs ordres combattait le sire de Joinville. Aussitôt qu'on fut à la portée du trait, une nuée de pierres et de flèches partit en même temps du rivage et de la ligne des croisés. Le roi ordonne alors de redoubler d'efforts. Armé de pied en cap, le bouclier sur la poitrine et l'épée à la main, le prince s'élance au milieu des vagues et entraîne à sa suite toute l'armée chrétienne qui se jette à la mer aux cris de : *Montjoie-Saint-Denis!*

Joinville et Baudoin de Reims prirent terre les premiers. Ils se formaient en bataille avec leurs chevaliers, lorsque la cavalerie des Sarrasins se précipita sur eux avec la furie d'un ouragan. Les croisés résistèrent vaillamment au choc. Déjà l'oriflamme avait été arborée sur le rivage, et la chevalerie royale accourait à toutes brides. Rien ne put résister aux Français, animés par la présence et par l'exemple de leur roi : Damiette fut emportée sans coup férir.

Après cette victoire, il eût fallu poursuivre l'œuvre commencée. Mais Louis IX voulut attendre, pour poursuivre ses conquêtes, l'arrivée de son frère le comte de Poitiers, qui avait dû s'embarquer avec l'arrière-ban du royaume de France. Ce retard, au dire de la plupart des chroniqueurs contemporains, fut la cause de tous les désastres qui arrivèrent par la suite.

Ce ne fut que vers la fin du mois d'octobre 1249 que le comte débarqua devant Damiette. Son arrivée ranima l'espérance parmi les croisés. Plusieurs chefs proposèrent d'aller mettre le siége devant Alexandrie. Mais le jeune et brillant comte d'Artois s'étant écrié, dans le conseil, que *lorsqu'on voulait tuer le serpent il fallait d'abord lui écraser la tête*, son avis l'emporta, et il fut décidé que l'armée marcherait vers le Caire, capitale de l'Egypte.

L'armée française arriva devant le canal d'Aschmoum-Thenach le 19 décembre 1249. A peine les croisés avaient ils assis leur camp et commencé les travaux nécessaires pour le passage de l'Aschmoum, que Fakreddin fit attaquer les derrières de l'armée chrétienne. Chaque jour, les tours de bois, construites par les croisés, étaient inondées de feu grégeois, lancé par l'ennemi dans des tubes d'airain.

Les chrétiens étaient depuis un mois devant l'Aschmoum, s'épuisant en efforts inutiles, lorsqu'un Arabe-bédouin vint proposer au sire de Beaujeu, connétable de France, de lui montrer, à une demi-lieue du camp, un gué par lequel les croisés pourraient passer sans obstacle et sans danger.

Après s'être assuré que l'Arabe avait dit la vérité, le roi et les princes, ses frères, avec toute la cavalerie, se mirent en marche au milieu de la nuit. Au lever du jour, tous les escadrons qui devaient traverser le canal attendaient le signal sur la rive.

Le comte d'Artois voulut passer le premier. Saint Louis, qui connaissait l'impétueuse valeur de son jeune frère, essaya d'abord de le retenir, mais Robert insista vivement, et jura sur les saints qu'il n'entreprendrait rien que le roi ne fût passé. Le roi eut l'imprudence de croire à cette promesse, faite par un jeune chevalier français, de résister à l'enivrement du champ de bataille et à la tentation de la gloire. Le comte d'Artois se mit donc à la tête des hospitaliers, des templiers et d'une troupe de chevaliers anglais commandés par le comte de Salisbury. Trois cents Sarrasins, qui veulent barrer le chemin aux croisés, sont taillés en pièces. Il fallait s'arrêter là. Mais la *furie* française s'est emparée de Robert d'Artois. Il s'élance dans la plaine, l'épée à la main, et poursuit les Sarrasins jusque dans leur camp, où il pénètre avec eux.

Fakreddin, le chef de l'armée infidèle, était alors au bain. Il monte à cheval presque nu, rallie ses troupes et les mène au combat. Mais rien ne peut résister à la valeur française : les musulmans, frappés de terreur, se débandent en s'enfuient en désordre vers Mansourah.

Le grand maître des templiers s'efforce alors d'arrêter le comte d'Artois. Mais ce prince répond avec emportement aux conseils de l'expérience. Dans sa fureur, il accuse les templiers de trahison.

(1) Voyage.

Le comte de Salisbury, qui essaye, à son tour, de faire comprendre au frère du roi le danger du fractionnement de l'armée chrétienne, n'est pas mieux écouté : *Les timides conseils*, s'écrie Robert d'Artois, *ne sont pas faits pour nous!* Ces paroles mirent fin à toute représentation. Anglais, Français, templiers, hospitaliers, tous s'élancent à la poursuite de l'ennemi, tous volent vers Mansourah, où ils pénètrent sans coup férir. Mais bientôt les musulmans s'aperçoivent du petit nombre de leurs ennemis. Des mamelucks, *lions des combats*, dit l'historien arabe, se précipitent sur les Francs *comme une furieuse tempête;* les croisés, qui viennent de mettre en fuite une armée, sont enfermés dans la ville dont tout à l'heure ils étaient les maîtres.

Ce premier échec jeta le désordre dans le gros de l'armée chrétienne, qui venait de passer le canal. La plaine de Mansourah (la Massoure) devint le théâtre d'une foule de petits combats sans aucune importance. Pendant ce temps, les cavaliers musulmans arrivaient de tous côtés. La confusion commençait à gagner la troupe qui avait volé au secours du comte d'Artois, lorsque tout à coup le bruit des trompettes et des clairons annonça l'arrivée du roi de France. « Là où j'étois avec mes chevaliers, dit Joinville, qui avait été blessé, vint le roi avec toute sa bataille, avec grande noise et grand bruit de trompettes, et il s'arrêta sur un chemin levé ; mais oncques (1) si bel homme armé ne vis, car il paraissoit au-dessus de toute sa gent dès les épaules en haut (2), un heaume (3) d'or à son chef, une espée d'Allemaigne en sa main. »

Les chevaliers qui suivaient le roi, à la vue de leurs compagnons aux prises avec les Sarrasins, se précipitent à leur secours. Chacun s'élance sans ordre, sans regarder derrière soi. De là, la plus effroyable des confusions. En ce moment, on annonce que Bibars, le nouveau chef de l'armée infidèle, se dirige du côté du canal pour livrer une bataille décisive. Louis IX ordonne à ses troupes de se replier, pour n'être pas enveloppées. Déjà l'orillamme, portée à la tête des bataillons, leur marquait la route qu'ils devaient suivre, lorsqu'un exprès du comte de Poitiers vient annoncer au roi que c'en est fait du prince si on ne se hâte de lui porter secours. Louis s'arrête un moment : des renforts sont envoyés aux Poitevins; des chevaliers, d'un autre côté, se dirigent vers Mansourah pour dégager le comte d'Artois.

Mais voici qu'une panique se répand dans l'armée chrétienne : le bruit court que le roi vient d'ordonner la retraite devant les infidèles victorieux. Plusieurs escadrons tournent bride et s'enfuient vers le canal. En ce moment suprême, saint Louis fit preuve d'un sang-froid et d'un courage incomparables. Resté presque seul dans la mêlée, il est entouré par six cavaliers sarrasins. Le prince leur résiste, les met en fuite et parvient, à force d'héroïsme, à ranimer l'ardeur de ses troupes effrayées.

Pendant ce temps, les chevaliers renfermés dans Mansourah succombèrent presque tous en même temps sous le fer des musulmans : Salisbury fut tué à la tête de ses vaillants Anglais ; le sire de Coucy, après des prodiges de valeur, expira sur un monceau de cadavres. Le comte d'Artois, retranché dans une maison, avec un petit nombre de chevaliers, succomba le dernier au milieu du carnage et des ruines.

Lorsqu'on eût trouvé le corps de ce prince, les mamelucks montrèrent sa cuirasse semée de fleurs de lis, en disant que c'était la dépouille du roi de France. Cette vue exalta jusqu'au fanatisme l'enthousiasme des infidèles. Ils vinrent offrir la bataille aux chrétiens le premier vendredi du carême 1250. La lutte fut atroce : les croisés, atteints par le feu grégeois, qu'ils ne pouvaient éteindre, couraient çà et là en poussant des cris affreux. Le roi combattit avec son héroïsme ordinaire, au milieu des flammes qui l'environnaient, et il força à la fin les Sarrasins à abandonner le champ de bataille.

Cependant les chrétiens allaient se trouver en butte à un fléau plus redoutable pour eux que celui de la guerre en pays infidèle : une maladie contagieuse se déclara dans l'armée et y répandit l'épouvante.

Au milieu de cette épidémie, saint Louis se montra ce qu'on l'avait vu sur le champ de bataille; bravant la mort, il ranimait les plus faibles par son exemple et par ses discours. En vain ses serviteurs le conjurèrent-ils de ménager ses jours si précieux pour son armée. Mon devoir, répondait le prince, c'est de meurir ici, s'il le faut, avec ceux dont Dieu m'a confié la garde. L'armée ne pouvant plus songer à combattre, on se décida à la retraite. Louis fit embarquer sur le Nil les malades et les blessés, et, quoiqu'atteint lui-même du fléau, il ne voulut partir qu'avec l'arrière-garde.

Le roi de France, qui était arrivé presque mourant à Minieh, éprouva le sort des autres croisés : il fut fait prisonnier par les Sarrasins et conduit, chargé de chaînes, à Mansourah. Ce que la misère et l'infortune ont de plus amer pour les grands de la terre ne servit qu'à faire éclater, dans Louis IX, le caractère d'un grand roi et les vertus d'un chevalier chrétien. Privé de tous secours, au milieu de sa maladie, il n'adressa jamais une prière à ses vainqueurs, et sa fierté ne s'abaissa jamais au langage de la soumission. Les musulmans eux-mêmes admiraient cette résignation héroïque!

Lorsque le sultan du Caire offrit au prince de lui rendre la liberté pour huit mille besants d'or, il répondit qu'un roi de France ne se rachetait pas pour de l'argent, qu'il donnerait la ville de Damiette pour sa personne et les huit mille besants d'or (sept millions de francs) pour son armée. Le traité fut conclu ; mais, au moment où il allait être mis à exécution, le sultan d'Egypte fut assassiné dans sa tente par les mamelucks.

Après cette scène sanglante, trente officiers sarrasins, l'épée à la main et portant au cou des haches d'armes, se précipitèrent sur une galère où se trouvaient le duc de Bretagne, le comte de Montfort, le sire de Joinville, et ils firent croire aux prisonniers que leur dernière heure était venue. Pendant ce temps, le roi, renfermé dans sa tente avec ses frères, était en proie à une affreuse anxiété : il croyait entendre les cris de ses chevaliers qu'on massacrait. Tout à coup, le chef des mamelucks, Octaï, se présente devant Louis IX, portant à la main son épée couverte de sang :

« Roi, dit-il, le sultan Almoadan est mort; que me donneras-tu pour t'avoir délivré d'un tel ennemi? »

Mais saint Louis, rapporte Joinville, *ne li répondit oncques rien*. Alors le mameluck, présentant au roi de France la pointe de son épée :

« Est-ce que tu ne sais pas que je suis maître de ta personne? Fais-moi chevalier, ou tu es mort!

— Fais-toi chrétien, répliqua le monarque, et je te ferai chevalier! »

Réponse sublime qui apaisa la fureur de l'infidèle et accrut le respect que saint Louis inspirait aux Sarrasins, lesquels le proclamaient *le plus fier chrétien qu'on eût jamais vu en Orient!*

Enfin, le roi fut libre, et, après avoir séjourné trois ans en Palestine, il revint dans ses Etats où le rappelait la mort de sa mère, le 10 juillet 1254.

Quatorze ans plus tard, Louis IX faisait une seconde fois le vœu d'aller combattre les infidèles. Dès que les préparatifs de la croisade furent achevés, le roi s'embarqua à Aigues-Mortes, avec ses trois fils et une armée de soixante mille hommes. Charles d'Anjou, roi de Naples, qui devait réunir ses forces à celles de saint Louis, avait fait décider qu'on commencerait par attaquer le royaume de Tunis.

Dans une lettre adressée à Mathieu, abbé de Saint-Denis, le roi de France racontait lui-même, en ces termes, les premiers événements de la croisade, sur le rivage africain :

« Nous sommes arrivés à la vue de Tunis le jeudi d'avant la fête de sainte Marie-Madeleine; le vendredi, nous avons pris terre sans aucun obstacle; après avoir fait débarquer nos chevaux, nous nous sommes avancés jusqu'à l'ancienne ville qu'on nomme Carthage, et nous avons dressé notre camp. Nous avons avec nous notre frère

(1) Jamais.
(2) De toute la hauteur des épaules.
(3) Casque d'or à sa tête.

Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse. Nos enfants Philippe, Jean et Pierre, notre neveu Robert comte d'Artois et nos autres barons.... nous jouissons tous, grâce à Dieu, d'une santé parfaite. Nous vous annonçons qu'après avoir pourvu à tout ce qui était nécessaire, nous avons, avec le secours de Dieu, emporté d'assaut la ville de Carthage, où nombre de Sarrasins ont été passés au fil de l'épée. »

Lors de sa première expédition en Afrique, en 1248, saint Louis avait fait échouer la croisade en restant sur la défensive jusqu'à l'arrivée de son frère le comte de Poitiers. Le roi commit la même faute en 1270, en refusant de commencer la guerre avant l'arrivée de Charles d'Anjou, roi de Sicile. Cette résolution fatale perdit l'armée. Campée dans des plaines brûlantes où elle manquait d'eau, où elle n'avait pour toute nourriture que des viandes salées, elle fut bientôt décimée par la dyssenterie à laquelle succéda un fléau encore plus terrible, la peste.

Saint Louis tomba malade, et les progrès du mal furent si rapides, que l'on désespéra bientôt de sa vie. Au milieu de ses souffrances, Louis IX ne se préoccupait que des dangers de son armée : « O mon Dieu! s'écriait-il, ayez pitié de ce bon peuple qui m'a suivi sur ce rivage; faites qu'il ne tombe pas entre les mains de vos ennemis et qu'il ne soit pas contraint de renier votre saint nom! »



Fais-moi chevalier, ou tu es mort. — Fais-toi chrétien, et je te ferai chevalier.

Lorsque le roi sentit qu'il touchait à ses derniers moments, il se fit placer sur un lit de cendres, et, les bras croisés sur la poitrine, les yeux levés au ciel, il expira le 25 août 1270, en prononçant ces mots :

« *Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai dans votre saint tabernacle !* »

Ce jour-là même, Charles d'Anjou débarqua, avec son armée, non loin de Carthage. Les trompettes et les instruments de guerre se firent entendre sur les grèves. Mais, du camp des croisés, pas le moindre bruit ne répondit à ces fanfares. Un silence de mort régnait parmi les troupes du roi, et pas un soldat n'alla au-devant des Siciliens si impatiemment attendus. Poursuivi par de tristes pressentiments, Charles d'Anjou devance son armée, il court, il vole à la tente du roi, qu'il trouve étendu sur sa couche funèbre, environné de ses serviteurs en deuil !

La vie de saint Louis, nous l'avons dit plus haut, a été écrite par son ami et fidèle compagnon, le sénéchal de Champagne. La sublimité de cette vie a excité dans le monde une admiration si profonde, que jamais insulteur n'a osé s'y attaquer. « Louis IX, a dit Voltaire, paraissait un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être. Il a rendu la France triomphante et policée, et il a été en tout le modèle des hommes. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta point les vertus royales, sa libéralité ne déroba rien à une sage économie; il sut accorder une politique profonde avec une justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil, intrépide dans les combats sans être emporté, compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, *il n'est guère donné à l'homme de pousser plus loin la vertu.* »



MELIK-EL-ADEL (Malek-Adel). — Malek-Adel, sultan d'Egypte et de Damas, de la dynastie des Ayoubides, était le frère puîné du célèbre Saladin dont il avait l'ambition et les talents. Gouverneur de l'Egypte pour son frère, il leva une flotte qui arrêta les courses de Renaud de Châtillon dans la mer Rouge et une armée qui vainquit, en Arabie, l'audacieux croisé, et l'empêcha de s'emparer de Médine et de la Mecque.

Lorsque Jérusalem eut ouvert ses portes à Saladin, en 1187, Malek-Adel fut ému de pitié à la vue des malheureuses familles chrétiennes, que le sort de la guerre forçait à quitter la ville sainte, quatre-vingt-huit ans après sa conquête par Godefroi de Bouillon. Les historiens arabes rapportent qu'il racheta de ses deniers plus de deux mille captifs chrétiens. Toutefois, le prince infidèle n'en continua pas moins de faire une guerre acharnée aux adorateurs du vrai Dieu. Il se couvrit de gloire à Ptolémaïs et contribua puissamment à la longue résistance de cette ville contre les forces combinées de Philippe-Auguste et de Richard Cœur-de-Lion.

On a souvent comparé le siége de Saint-Jean-d'Acre (Ptolémaïs) au fameux siége de Troie. Ce rapprochement, en effet, ne manque pas de vérité. Les guerriers chrétiens et musulmans se provoquèrent souvent, dans des combats singuliers, à la manière des héros d'Homère, et des femmes, couvertes du casque et de la cuirasse, disputèrent plus d'une fois aux guerriers le prix de la bravoure.

Après comme avant la prise de Ptolémaïs, Malek-Adel avait été chargé par Saladin d'entrer en négociation avec Richard d'Angleterre. Les chroniques arabes et chrétiennes rapportent, à peu près dans les mêmes termes, que le monarque anglais et le prince arabe en vinrent jusqu'à conclure un traité dans lequel les intérêts de Malek-Adel figuraient en première ligne. La veuve de Guillaume de Sicile fut proposée au frère de Saladin. Les deux époux devaient régner ensemble sur les musulmans et les chrétiens, et gouverner le royaume de Jérusalem. L'historien Baha-Eddin fut chargé de communiquer cette proposition au sultan, qui l'adopta sans répugnance. Mais le traité demeura sans exécution, parce que la reine de Sicile, soutenue par le clergé qui protestait contre cette alliance impie, déclara qu'elle ne consentirait à accepter Malek-Adel pour époux que quand il aurait abjuré l'islamisme. Les auteurs arabes prétendent que ce projet échoua pour une autre cause, et l'un d'eux ajoute que *cette cause était connue de Dieu seul*. Quoi qu'il en soit, Richard et Malek-Adel (les chroniques chrétiennes représentent ce dernier comme *un ami des Francs*) se témoignèrent des égards qui ressemblaient à une amitié réciproque. Les historiens musulmans rapportent même que, après la délivrance de Jaffa par le roi au cœur de lion, Malek-Adel, plein d'admiration pour l'héroïsme de Richard, lui envoya deux magnifiques chevaux arabes sur le champ de bataille. Plus tard, les croisés furent admis à la table de Saladin et de Malek-Adel, et les émirs reçus à celle des princes chrétiens.

La chevalerie, à la fin de ce siècle, avait brillé d'un tel éclat, elle était tellement en honneur, même parmi



Malek-Adel.

les infidèles, que Saladin voulut en connaître les statuts, et que Malek-Adel envoya son fils aîné au roi d'Angleterre, pour que le jeune prince musulman fût reçu chevalier dans l'assemblée des barons et des seigneurs chrétiens.

Cependant, Saladin était mort sans avoir réglé l'ordre de sa succession. Un de ses fils, qui commandait en Egypte, se fit proclamer sultan du Caire; un autre s'empara de la principauté d'Alep, un troisième du gouvernement de Damas. Quant à Malek-Adel, il se borna à se faire reconnaître comme souverain d'une partie de la Mésopotamie et de quelques villes voisines de l'Euphrate. Les princes et les émirs ne cessèrent pas de respecter la vieille expérience de Malek-Adel et de le prendre pour arbitre de tous leurs différends. Les guerriers, qu'il avait si souvent conduits aux combats, les peuples, qu'il avait tant de fois étonnés par ses exploits, invoquaient son nom dans les revers et dans les périls. Le jour n'était pas loin où

le frère de Saladin devait réunir sous un même sceptre la plupart des provinces conquises par le célèbre sultan.

Après le départ du roi d'Angleterre, l'ambition et la jalousie avaient divisé les ordres du Temple et de Saint-Jean. Au milieu de ces fatales discordes, le sort des chrétiens de la Palestine devenait de jour en jour plus précaire. Dans cet état de choses, rien ne semblait annoncer une nouvelle croisade. Cependant, en 1197, une flotte nombreuse déposait sur les rivages de la Palestine une formidable armée de guerriers allemands.

Malek-Adel, sur qui les musulmans avaient les yeux fixés chaque fois que l'islamisme était menacé, partit de Damas et se rendit à Jérusalem, d'où il sortit, peu de temps après, avec une nombreuse armée pour aller mettre le siége devant Jaffa.

Lorsqu'on apprit à Ptolémaïs que la ville de Jaffa était menacée, Henri de Champagne, ses barons et ses chevaliers, prirent les armes pour la défendre. Les trois ordres du royaume allaient se mettre en marche, lorsque le roi de Jérusalem périt écrasé par la chute d'une fenêtre sur laquelle il s'appuyait. Les chrétiens pleuraient encore la mort de leur souverain, quand ils apprirent que Jaffa venait d'être emportée par les musulmans et toute sa garnison passée au fil de l'épée. Cette nouvelle répandit le deuil dans toute la Palestine; mais l'arrivée de nouveaux croisés, qui venaient de vaincre les Maures sur les côtes du Portugal, rendit l'espérance aux chrétiens. Ils sortirent de Ptolémaïs et allèrent mettre le siége devant Bérithe, ville placée à une égale distance de Jérusalem et de Tripoli, et qui, par la commodité de son port, par son commerce, par sa population, était la rivale de Tyr. C'était dans cette place que les musulmans avaient entassé tous les prisonniers faits sur les Francs dans les dernières guerres. Ainsi, si les chrétiens avaient de puissants motifs pour s'emparer de Bérithe, les infidèles n'en avaient pas de moins forts pour la défendre.

En apprenant la résolution, la marche des croisés, Malek-Adel traversa les montagnes de l'Anti-Liban et s'avança à la rencontre des croisés. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines qu'arrose le fleuve Eleuthère, entre Tyr et Sidon. On combattit avec des armes différentes, mais avec le même acharnement. Le succès demeura longtemps indécis. Plusieurs fois les cavaliers musulmans pénétrèrent au milieu des rangs chrétiens, mais le courage et le sang-froid de ces derniers triomphèrent de toutes les attaques. Les bords de la mer, le penchant des montagnes étaient couverts de morts. Un grand nombre d'émirs étaient tombés percés de coups sur le champ de bataille. Malek-Adel, qui avait déployé dans cette journée toute l'habileté d'un grand capitaine, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

A la suite de cette victoire, toutes les villes de la côte de Syrie, qui appartenaient encore aux infidèles, tombèrent au pouvoir des chrétiens. Laodicée, Giblet, Sidon, ouvrirent leurs portes aux vainqueurs. Bérithe n'essaya même pas de se défendre. La conquête de cette place livra aux chrétiens d'immenses richesses, et donna la liberté à neuf mille captifs impatients de reprendre les armes contre l'islamisme. Un an après (1198), Malek-Adel livrait aux chrétiens une autre bataille à quelque distance de Jaffa. Mais là encore il fut vaincu, après avoir rempli avec éclat, comme toujours, son double devoir de général et de soldat.

Cependant, André, roi de Hongrie, accompagné des ducs de Bavière et d'Autriche, était arrivé à Ptolémaïs à la tête d'une nombreuse armée. La nouvelle croisade jeta l'épouvante parmi les infidèles. Mais Malek-Abel calma leurs alarmes en leur prédisant que cette formidable expédition finirait comme ces orages qui grondent sur le Liban et qui se dissipent d'eux-mêmes. D'après l'avis du vieux sultan, ni les armées d'Egypte, ni celles de Syrie ne parurent dans la Judée. L'événement confirma, en effet, les prévisions de Malek-Adel. Après un séjour de trois mois dans la Palestine, le roi de Hongrie, désespérant du succès de la croisade, résolut tout à coup de retourner dans ses Etats (1217).

Vers la fin de l'année suivante, Malek-Adel, cette *épée de la religion* (*Seïf-Eddin*), comme se plaisaient à le nommer les bons musulmans, mourut dans la Palestine. Les chroniqueurs chrétiens le représentent comme un prince ambitieux et cruel; les auteurs orientaux, au contraire, exaltent sa piété, sa douceur et sa justice.

Quant à la bravoure et à l'habileté du frère de Saladin, historiens francs et écrivains arabes se réunissent pour les célébrer. Par son abdication, qui avait eu lieu peu d'années après la bataille de Jaffa, le sultan *Seïf-Eddin* avait étonné l'Orient comme il l'avait autrefois étonné par ses victoires. La surprise qu'il causa ne fit qu'ajouter à sa gloire comme à sa puissance; et, pour que sa destinée fût en tout point extraordinaire, la fortune voulut qu'en descendant du trône il ne perdit rien de sa puissance et de son ascendant extraordinaire. Ses quinze fils, dont plusieurs étaient souverains, tremblaient encore devant lui, et, jusqu'au jour où la tombe se ferma sur lui, son nom seul maintint la bonne harmonie dans sa famille, la paix dans les nombreuses provinces de son empire, la discipline dans les armées qu'il avait si souvent conduites à la victoire!

MONTFERRAT (CONRAD, marquis de). — Conrad, fils de Guillaume III, marquis de Montferrat, dit *le Vieux*, portait un nom célèbre dans l'Occident. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'était signalé dans les guerres d'Italie, en faveur du pape contre l'empereur Frédéric II. Ambitieux de toutes les gloires, le jeune capitaine voulut aussi combattre les infidèles. Il prit la croix en 1186, et fit voile, avec un certain nombre de chevaliers, vers les côtes de la Syrie. Mais une tempête l'ayant poussé dans le Bosphore, il fut reçu avec une joie extrême par l'empereur Isaac l'Ange, qui le mit à la tête de ses troupes pour combattre ses sujets révoltés. Conrad dissipa la sédition, tua sur le champ de bataille le chef des rebelles, et reçut, pour prix de son courage et de ses services, la main de la princesse Théodora, sœur de l'empereur, et le titre de césar. Mais, peu touché de tous ces honneurs, le marquis de Montferrat se dérobe à la tendresse de sa femme, à la reconnaissance de son beau-frère, pour aller chercher de nouvelles aventures dans la Palestine. Le vaisseau qui portait Conrad aborda sur les côtes de la Phénicie, quelques jours après la destruction de l'armée chrétienne au lac Tibériade. Avant l'arrivée du prince, les habitants de Tyr, instruits de cette effroyable catastrophe, avaient nommé des députés pour aller demander une capitulation à Saladin. L'arrivée de Conrad ranima les courages abattus. Tout changea de face. Le marquis de Montferrat se fit donner le commandement de la ville, agrandit les fossés, répara les fortifications. Les habitants de Tyr, naguère frappés de terreur, devinrent des guerriers invincibles sous le commandement de leur vaillant chef, auquel les musulmans, dans leur style figuré, prodiguaient les épithètes les plus caractéristiques. Pour les infidèles, en effet, Conrad se montra *le loup chrétien le plus vorace* et *le chien le plus rusé*. A sa voix, les Tyriens étaient toujours prêts à combattre les armées et les flottes musulmanes.

Le vieux marquis de Montferrat, père de Conrad, avait été fait prisonnier à la bataille de Tibériade, et il attendait, dans les prisons de Damas, que ses enfants traitassent de sa rançon. Saladin fit proposer à Conrad, non-seulement de lui rendre son père, mais encore de lui concéder en Syrie de très-riches possessions, si les portes de Tyr lui étaient ouvertes. En cas de refus, le noble prisonnier devait être conduit sous les murs de la ville et exposé aux traits des assiégés. Conrad fut inflexible. Il répondit avec fierté qu'il méprisait les présents des infidèles, et que la vie de son père, si précieuse qu'elle lui parût, lui était moins chère que la défense de sa foi. Que, si Saladin était assez barbare pour faire périr un vieillard désarmé, lui, marquis de Montferrat, se glorifierait de descendre d'un martyr!

Cette réponse, connue bientôt dans toute la Palestine, excita la plus généreuse émulation parmi les chevaliers chrétiens. Les hospitaliers, les templiers, tous les survivants de Tibériade accoururent dans les murs de Tyr pour partager les périls et l'honneur d'une défense aussi héroïque. Parmi ces nouveaux venus, disent les chroniques, se

faisait surtout remarquer un gentilhomme espagnol connu dans l'histoire sous le nom de *chevalier aux armes vertes*. Lui seul, dit Bernard le Trésorier, renversait des bataillons entiers; les plus vaillants entre les musulmans tombèrent sous son épée, et Saladin avait tant d'admiration pour les prouesses du héros, qu'il lui fit faire maintes fois les offres les plus magnifiques.

De tels exemples rendirent invincibles les défenseurs de Tyr. Saladin, obligé deux fois de lever le siége de cette place, finit par y renoncer.

Conrad se fit donner la souveraineté de Tyr, qu'il avait si vaillamment défendue, et refusa, dans la suite, de rendre cette place à Lusignan, roi de Jérusalem.

Pendant le siége de Ptolémaïs, Conrad se signala par de nouveaux exploits; mais son ambition occasionna de grands débats dans l'armée chrétienne. Ayant épousé Isabelle, sœur de la reine de Jérusalem, le marquis de Montferrat voulut se faire proclamer roi de la cité sainte à la place de Guy de Lusignan. Soutenu par le roi de France et par les templiers, Conrad avait pour adversaire le bouillant Richard, roi d'Angleterre. Après de longues discussions, les périls de l'armée, l'intérêt de la croisade, étouffèrent cette querelle. Il fut convenu que Lusignan conserverait le titre de roi pendant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient au royaume de Jérusalem. On convint, en même temps que, quand l'un des deux monarques attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin : cet accord rétablit l'harmonie. Les guerriers chrétiens, qui avaient été sur le point de prendre les armes les uns contre les autres, ne se disputèrent plus que la gloire de vaincre les infidèles : Ptolémaïs ouvrit bientôt ses portes aux croisés.

Cependant l'armée chrétienne s'était mise en marche pour délivrer la sainte cité, et elle était arrivée sous les murs d'Ascalon, lorsque le roi Richard d'Angleterre reçut un message qui lui apprenait les complots de son frère Jean-sans-Terre contre sa couronne. Richard annonça aux chefs son prochain départ, mais il déclara en même temps qu'il laisserait trois cents chevaliers et deux mille fantassins d'élite dans la Palestine. Cette nouvelle causa une vive émotion dans l'armée, et tout le monde comprit qu'en l'absence du roi au cœur de lion il fallait un chef digne de remplacer le héros qu'on allait perdre. Conrad, que personne n'aimait, mais dont tous appréciaient l'habileté et le courage, fut désigné au roi d'Angleterre et accepté par lui.

Lorsque le marquis de Montferrat apprit cette nomination, il ne put retenir sa joie, et, en présence des envoyés de Richard d'Angleterre, il dit ces mots : *Seigneur, éloignez cette couronne de mon front, si vous ne m'en trouvez digne!*

Belles paroles, si elles eussent été sincères! Mais, au moment où Conrad les prononçait, il venait de contracter une alliance offensive et défensive avec les infidèles!

Deux jeunes esclaves avaient quitté les jardins délicieux où le *Vieux de la montagne* les élevait pour sa vengeance. Ils se rendirent à Tyr, et, pour mieux dissimuler leur trame, ils se firent baptiser et semblèrent, disent les auteurs arabes, ne s'occuper plus que de prier le Dieu des chrétiens. Profitant du moment où la ville de Tyr célébrait par des réjouissances l'élévation de Conrad, les deux Ismaëliens l'attaquèrent à la sortie d'un festin et le tuèrent à coups de poignard en lui disant ces mots, que nous ont transmis les chroniques : « Tu ne seras plus ni marquis ni roi! »

Un historien arabe, Ibn-Alatir, prétend que Saladin avait offert dix mille pièces d'or au *Vieux de la montagne*, s'il faisait assassiner le marquis de Montferrat et le roi d'Angleterre, mais que le prince des assassins ne jugea pas à propos de délivrer en même temps le sultan de ces deux redoutables adversaires. D'un autre côté, la chronique de Sicard affirme que l'un des meurtriers déclara qu'envoyé par son seigneur, il avait agi par ordre du roi d'Angleterre. Ce qu'il y a de certain, c'est que le marquis de Montferrat avait déshonoré son glorieux passé par un acte d'insigne félonie!



RAYMOND, comte de Saint-Gilles et de Toulouse. — Raymond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, avait eu la gloire, avant de passer en Palestine avec Godefroi de Bouillon, de combattre les Maures, à côté du Cid, sous le règne d'Alphonse le Grand, roi d'Espagne, lequel lui avait accordé en mariage sa fille Elvire. Les vastes possessions de Raymond sur les bords du Rhône et de la Dordogne, l'illustration de sa naissance, ses nombreux combats contre les Sarrasins, l'avaient rangé, dès le principe, parmi les chefs les plus illustres de la croisade.

L'âge n'avait point refroidi chez le comte de Toulouse l'ardeur et les passions de la jeunesse. Altier, bouillant, impétueux, il n'était point aimé de ses compagnons, mais tous rendaient hommage à sa vaillance et à ses talents. Accompagné de sa femme et de sa fille, Raymond se mit à la tête d'une armée de cent mille croisés, traversa les Alpes, la Lombardie, le Frioul, et dirigea sa marche vers le territoire de l'empire grec, à travers les montagnes et les populations à demi sauvages de la Dalmatie. Atteint, à Antiochette, d'une maladie qui le conduisit aux portes de la mort, le comte de Toulouse avait déjà été étendu sur de la cendre, lorsqu'un seigneur saxon, comme frappé d'une illumination soudaine, vint annoncer aux croisés agenouillés autour du lit de l'illustre mourant que les prières de Saint-Gilles avaient obtenu pour lui *une trêve avec la mort*. Ces paroles, dit Guillaume de Tyr, firent renaître l'espérance parmi les assistants, et, peu de semaines après cette espèce de notification miraculeuse, le vaillant comte de Toulouse se faisait porter, dans une litière, à la tête de sa petite armée.

Pendant le règne de Godefroi de Bouillon, Raymond de Saint-Gilles prit part à tous les combats de l'armée chrétienne contre les infidèles. Au siége de Jérusalem, il se signala par des prouesses homériques. Mais l'ambition inquiète du comte de Toulouse ternit, plus d'une fois, la gloire qu'il avait conquise dans les combats. Héroïque à la bataille d'Ascalon, où les historiens arabes lui font jouer un rôle supérieur à celui de Godefroi lui-même (1), Raymond, par jalousie contre le duc de Bouillon, empêcha les chrétiens de mettre leur victoire à profit. Le comte de Toulouse avait envoyé dans Ascalon, après la déroute des

(1) On lit dans l'histoire arabe de Jérusalem et d'Hébron qu'après la bataille d'Ascalon un poëte musulman adressa à Raymond des vers où il lui disait :

« O Franc! tu as vaincu par l'épée du Messie. Quel héros que Raymond de Saint-Gilles! La terre n'avait pas vu d'exemple d'une victoire semblable à la sienne contre le visir Afdal! »

musulmans, un chevalier chargé de sommer la garnison de se rendre; il voulait arborer son drapeau sur la ville et retenir pour lui cette conquête, bien que Godefroi en réclamât la possession comme devant faire partie du royaume de Jérusalem. Emporté par une aveugle colère, Raymond décampa avec toutes ses troupes, après avoir fait conseiller aux assiégés de ne point se rendre au duc de Lorraine, qui allait rester seul devant leurs remparts.

La querelle élevée entre le comte de Toulouse et Godefroi devant Ascalon se renouvela, peu de jours après, devant la ville d'Arsouf, située sur les bords de la mer, à douze milles au nord de Ramla. Le comte de Saint-Gilles, qui marchait à l'avant-garde avec sa troupe, entreprit d'assiéger la place. Mais, n'ayant pu l'emporter au premier assaut, il leva le siége, après avoir averti la garnison qu'elle n'avait rien à redouter de la petite armée du duc de Bouillon. Celui-ci, ayant à quelques jours de là fait sommer la ville de se rendre, trouva les Sarrasins tout à fait déterminés à se défendre, et, comme il apprit que leur résistance était le fruit des conseils de Raymond, il ne put retenir sa colere, et résolut de venger par les armes une si noire félonie. Il marchait contre le comte de Toulouse, qui, de son côté, venait à sa rencontre pour engager le combat, lorsque Tancrède et d'autres barons se jetèrent entre les deux rivaux et s'efforcèrent de leur faire déposer les armes.

Après de vifs débats, Raymond, vaincu par les prières de ses compagnons et par la générosité de Godefroi, embrassa ce dernier en présence des deux armées, et, depuis ce jour, dit le chroniqueur Albert d'Aix, la bonne harmonie ne cessa de régner entre les deux chefs.

La bataille d'Ascalon fut la dernière de cette croisade. Dégagés de leur vœu, après quatre années de travaux et de périls de tous genres, les principaux seigneurs croisés ne songèrent plus qu'à quitter Jérusalem, qui, bientôt, n'allait plus avoir pour toute défense que trois cents chevaliers, la sagesse de Godefroi et l'épée héroïque de Tancrède, qui avait résolu de finir ses jours en Palestine.

Après des adieux touchants, les uns s'embarquèrent sur la Méditerranée, les autres traversèrent la Syrie et l'Asie Mineure. Leur retour en Occident fut considéré comme une sorte de miracle. On ne pouvait se lasser d'entendre le récit de leurs travaux et de leurs exploits.

Le comte de Toulouse, qui avait juré de ne plus revenir en Occident, s'était retiré à Constantinople, où l'empereur l'accueillit avec distinction, et lui donna la principauté de Laodicée. Pendant le séjour de Raymond dans la capitale de l'empire grec, des troupes nombreuses de chevaliers occidentaux, dont l'enthousiasme avait été surexcitée par la nouvelle de la prise de Jérusalem, s'étaient mis en marche vers l'Orient. A leur arrivée à Constantinople, ils se livrèrent à toutes sortes de désordres; plus d'une fois, l'empereur fut menacé jusque dans l'enceinte de son palais, et, pour se défendre contre l'insolence des pèlerins, il fut obligé, dit la chronique, de lâcher contre eux ses léopards et ses lions. Les chefs des croisés s'efforcèrent en vain de contenir leurs soldats indisciplinés. L'empereur se vit réduit à les implorer pour avoir la paix; et ce ne fut qu'à force de présents qu'il put déterminer ses terribles hôtes à traverser le détroit de Saint-Georges.

Cette multitude de pèlerins s'élevait, au témoignage d'Orderic Vital, à plusieurs centaines de mille, parmi lesquels on comptait un grand nombre de clercs, de moines, de femmes et d'enfants.

Le comte de Toulouse fut chargé par l'empereur Alexis de conduire à travers l'Asie Mineure cette nouvelle armée de croisés. Il avait avec lui quelques chevaliers provençaux et cinq soldats grecs. Raymond eût voulu faire suivre aux troupes placées sous ses ordres la route qu'avait prise Godefroi de Bouillon. Mais les Lombards lui forcèrent la main, et il fallut les suivre sur le chemin du Korassan.

Après avoir traversé des pays presque déserts, et subi toutes sortes de privations, les croisés rencontrèrent une armée de Turcs, accourus de toutes les provinces de l'Asie Mineure, de la Syrie et de la Mésopotamie. Il fallut livrer une bataille aux infidèles. Les chrétiens combattirent avec beaucoup de résolution; mais, comme les différents corps de l'armée n'obéissaient pas à une direction unique, ils furent successivement enfoncés par les Turcs. Raymond, qui lutta jusqu'à la fin, se trouva tout à coup abandonné par ses guerriers; seul, au haut d'un rocher où il s'était réfugié, et où son épée semait la mort autour de lui, il aurait fini entre les mains ou sous les coups des infidèles, sans la généreuse bravoure du comte de Blois. Cette journée fut désastreuse pour les chrétiens. Mais quel ne fut pas leur désespoir, lorsqu'ils apprirent que le comte de Toulouse avait quitté le camp et pris avec ses soldats la route de Sinope!

Le comte de Toulouse mourut, peu d'années après cette étrange désertion, devant la ville de Tripoli, dont il avait commencé le siége. Guillaume de Tyr, après avoir raconté les derniers instants de Raymond, se plaît à rendre un éclatant hommage aux vertus « de ce prince héroïque que dévorait le zèle de la maison de Dieu, » de ce « chevalier du Christ, » qui, pour délivrer le saint tombeau, avait quitté sa patrie, ses Etats, sa famille, et consenti à mourir, pauvre et délaissé, sur la terre étrangère!

En mémoire des longs services du comte de Toulouse et de ses exploits dans la guerre contre les infidèles, le riche territoire de Tripoli fut érigé en comté, et devint l'héritage des enfants du glorieux vainqueur d'Ascalon.

RICHARD CŒUR-DE-LION. Guillaume, archevêque de Tyr, qui avait quitté l'Orient pour venir en Europe solliciter les services des princes chrétiens, fut chargé par le pape d'y prêcher la guerre sainte (1188).

Après avoir enflammé le zèle des populations italiennes, le prélat se rendit en France et se trouva dans une assemblée convoquée près de Gisors par Henri II, roi d'Angleterre, et par Philippe-Auguste, roi de France. Guillaume fut accueilli avec enthousiasme dans ce *parlement*, et il y lut à haute voix une relation de la prise de Jérusalem par Saladin.

Après cette lecture, qui arracha des larmes à tous les assistants, le pieux envoyé exhorta les fidèles à prendre la croix. « A la porte de cette assemblée, s'écria l'archevêque, j'ai vu se déployer l'appareil de la guerre: quel sang allez-vous répandre? Vous vous battez ici pour le rivage d'un fleuve, pour les limites d'une province, pour une renommée passagère, tandis que les infidèles envahissent le royaume de Dieu et que la croix de Jésus-Christ est traînée ignominieusement dans les rues de Bagdad! Avez-vous oublié ce qu'ont fait vos pères? Un royaume chrétien a été fondé par eux au milieu des nations musulmanes. Si vous avez laissé périr leur ouvrage, venez du moins délivrer leurs tombeaux, qui sont au pouvoir des Sarrasins. Si vous ne servez pas la cause de Dieu, quelle cause oserez-vous défendre? Oh! quelle ne sera pas la joie des Sarrasins, au milieu de leur triomphe impie, lorsqu'ils apprendront que l'Occident n'a plus de guerriers fidèles à Jésus-Christ, et que les princes et les rois de l'Europe ont appris avec indifférence les désastres et la captivité de Jésus-Christ! » Ces paroles touchèrent profondément le cœur des princes et des chevaliers. Henri II et Philippe-Auguste, jusqu'alors ennemis implacables, s'embrassèrent en pleurant et se présentèrent les premiers pour recevoir la croix. Richard, fils du roi anglais et duc de Guyenne; Philippe, comte de Flandre; Henri, comte de Champagne; Thibaut, comte de Blois; les comtes de Soissons, de Nevers, de Vendôme; les deux frères Josselin et Mathieu de Montmorency, firent aussi le serment d'aller délivrer la Terre-Sainte. On résolut, dans le conseil des princes et des évêques, que tous ceux qui ne prendraient point la croix payeraient la dixième partie de leurs revenus et de la valeur de leurs meubles. La terreur qu'avaient inspirée les armes de Saladin fit donner à cet impôt le nom de *dîme saladine*.

La guerre qui éclata, peu de temps après, entre Philippe-Auguste et Henri Plantagenet, retarda de deux ans le départ des guerriers de France et d'Angleterre. Mais, au commencement de l'année 1191, après la mort de Henri II, Richard, son fils, et le roi de France se décidèrent enfin à s'embarquer pour la Palestine.

En sortant du port de Messine, la flotte anglaise fut

dispersée par une violente tempête. Un navire qui portait Bérengère de Navarre et la reine de Sicile s'étant présenté devant Limisso, dans l'ile de Chypre, ne put obtenir l'entrée du port. Peu de temps après, Richard arrive avec sa flotte qu'il avait ralliée et il éprouve lui-même un refus. Isaac Comnène qui, pendant les troubles de Constantinople, s'était emparé de l'ile, ose menacer le roi d'Angleterre. Richard, chez lequel la *furie française* bouillonnait toujours, n'hésite pas à attaquer Isaac : l'ile tout entière est conquise en quelques jours, et le roi d'Angleterre, après l'avoir érigée en royaume, mit à la voile pour Ptolémaïs.

Lorsque les Anglais eurent réuni leurs forces à celles de l'armée assiégeante, l'attaque de la place fut poussée avec la dernière vigueur. On dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts. Mais la rivalité qui ne tarda pas à éclater entre les deux monarques de France et d'Angleterre prolongea le siége presque indéfiniment. Les musulmans employaient à fortifier la ville le temps que les croisés perdaient en de vaines disputes. Ptolémaïs ne tomba entre les mains des croisés qu'après un siége de deux années. Philippe-Auguste et Richard, arrivés à peine depuis trois mois, se partagèrent les vivres, les munitions et toutes les richesses qui se trouvaient dans la place. On raconte que Léopold d'Autriche, dont la conduite durant le siége avait été héroïque, ayant fait arborer sa bannière sur l'une des tours de la ville, Richard fit enlever et jeter cette bannière dans les fossés.



Richard Cœur-de-Lion.

L'orgueil du roi d'Angleterre avait aussi profondément blessé le marquis de Montferrat, qui, malgré les vives instances de ses compagnons d'armes, crut devoir se retirer dans sa principauté du Tyr, avec toutes ses troupes. Ce fut vers le même temps que Philippe-Auguste annonça son dessein de retourner en France. Sa maladie, comme il le disait, avait-elle fait des progrès, ou bien la conduite de son vassal d'Angleterre froissait-elle sa fierté royale ?

Quoi qu'il en soit, le monarque partit, laissant dix mille Français en Palestine, sous la conduite du duc de Bourgogne, et Richard fut seul chargé de faire exécuter la capitulation de Ptolémaïs. Saladin n'ayant point, au terme fixé, payé les deux cent mille besants d'or qu'il avait promis et rendu aux chrétiens le bois de la vraie croix, Richard fit massacrer les deux mille sept cents prisonniers sarrasins qu'on devait délivrer après l'accomplissement du traité. Acte de barbarie atroce que les chrétiens durent flétrir et qui a souillé la mémoire du prince anglais !

Lorsque les croisés eurent pris quelque repos dans la ville que leur courage avait conquise, Richard fit annon

cer par son héraut d'armes que l'armée allait se mettre en marche pour Jaffa.

Après six jours de fatigue, les croisés arrivèrent sur les bords de la rivière d'Arsur, près de laquelle deux cent mille musulmans attendaient les chrétiens pour leur disputer le passage ou leur livrer une bataille décisive.

Lorsqu'on aperçut les musulmans, le roi Richard se prépara au combat. L'armée chrétienne fut partagée en cinq corps ; les templiers formaient le premier ; les Bretons et les Angevins le second ; en troisième ligne se tenaient les Poitevins ; le quatrième corps était composé d'Anglais et de Normands ; enfin, les hospitaliers formaient l'arrière-garde.

Bientôt l'armée musulmane, pour emprunter le langage des historiens arabes, entoura l'armée chrétienne, *comme le cil environne l'œil*. La bataille dura toute la journée. Les infidèles, enfoncés trois fois, n'en revinrent pas moins trois fois à la charge; mais ils furent, à la fin, broyés *sous le fer de cette nation de fer*.

Quand les croisés arrivèrent à Jaffa, ils en trouvèrent les murailles et les tours démolies : Saladin avait fait démanteler de même toutes les places qu'il ne pouvait défendre. Ascalon, Ramla, Gaza, Natron, tous les châteaux bâtis dans les montagnes de la Judée, cessèrent d'exister comme forteresses. C'était, disent les chroniques, un singulier spectacle que celui de deux armées qu'on avait vues si redoutables sur le champ de bataille, ne cherchant plus de nouveaux combats et parcourant un pays ravagé par leurs victoires : l'une pour renverser, l'autre pour rebâtir les forteresses et les tours !

Toutefois les croisés n'en étaient pas toujours réduits à *remuer des pierres*. Un jour que les templiers parcouraient les plaines et les vallées pour chercher du fourrage, ils furent surpris par plusieurs milliers de cavaliers sarrasins qui les attaquèrent en poussant, suivant leur coutume, des cris épouvantables. Les croisés, malgré leurs exploits héroïques, étaient près de succomber sous le nombre, lorsque Richard, qui avait entendu les clameurs des assaillants, s'élance sur son cheval fauve de Chypre et se dirige à toute bride vers le lieu du péril. L'escorte du monarque était si peu nombreuse, que ses chevaliers lui conseillaient de ne pas s'exposer inutilement à une mort certaine. Mais lui, indigné de pareils conseils : « Eh quoi ! s'écrie-t-il, quand tous ces vaillants hommes se sont enrôlés dans l'armée dont je suis le chef, je leur ai juré de ne jamais les abandonner, et vous voudriez que je revinsse sur mes pas ! Mais si ces chrétiens trouvaient la mort sans être secourus, je n'aurais plus le droit de prendre le titre de roi et de me dire encore leur chef ! »

Et, en proférant ces paroles, Richard se précipite au plus épais de la mêlée ; de toutes parts, les musulmans tombent sous ses coups. Les chrétiens victorieux retournèrent dans leur camp en célébrant les louanges de cet autre Tancrède !

Cependant, Saladin avait quitté Jérusalem et était venu avec toutes ses forces assiéger la ville de Jaffa, défendue seulement par trois mille croisés.

Après plusieurs assauts, la ville est emportée ; les musulmans égorgent tous ceux qu'ils rencontrent. Déjà la citadelle, où s'était réfugiée la garnison, proposait de capituler lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout à coup devant le port avec plusieurs navires montés par des guerriers chrétiens. Aussitôt il fait diriger ses barques vers la ville, et, le premier, se jetant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il atteint la rive défendue par une multitude de Sarrasins. Le roi d'Angleterre, suivi de trois de ses plus braves chevaliers, pénètre dans la place, en chasse les Turcs et les poursuit dans la plaine. Réunie à la garnison de Jaffa, la petite troupe de Richard ne comptait pas plus de deux mille combattants. Aussi, trois jours après la délivrance de Jaffa, les Sarrasins reviennent par milliers pour surprendre la place. Aux cris des sentinelles, Richard s'éveille en sursaut, endosse sa cuirasse et court à l'ennemi les jambes nues et à demi vêtu. Il n'y avait dans la ville que dix chevaux. Richard en monte un, et, suivi de neuf guerriers dont les chroniques ont conservé les noms, il fond sur un gros de sept à huit mille cavaliers musulmans qui tournent bride, épouvantés d'une pareille audace.

En ce moment, on vient annoncer au roi que l'ennemi est rentré dans la ville de Jaffa et que les infidèles égorgent les chrétiens restés à la garde des portes. Richard vole aussitôt à leur secours. A son seul aspect les mameluks frémissent de terreur. *Leurs cheveux*, dit la chronique, *se hérissaient sur leur front*, dès qu'ils voyaient briller l'épée du héros. Un émir, d'une force et d'un courage extraordinaire, ose défier le prince au combat. D'un seul coup, Richard lui abat la tête, l'épaule droite et le bras droit. Au fort de la mêlée, le comte de Leycester, environné de cavaliers sarrasins, avait eu son cheval tué sous lui ; le roi d'Angleterre aperçoit le danger que court le vaillant chevalier, il se précipite au milieu des rangs ennemis et disparaît aux yeux de tous les guerriers. Lorsque le prince vint rejoindre les croisés qui le croyaient mort, son cheval était couvert de poussière et rouge de sang, et lui-même, dit un chroniqueur qui assistait à la bataille, il *était si hérissé de flèches, qu'il ressemblait à une pelote couverte d'aiguilles !*

Les historiens arabes rapportent que lorsque, après le combat, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme, « Personne, répondit l'un d'eux, ne peut résister à ce Franc ; son impétuosité est terrible, sa rencontre est mortelle, et ses actions sont au-dessus de la nature humaine. »

Malheureusement, tant de travaux et de gloire furent perdus pour la croisade. Les Français refusaient de combattre sous les étendards de Richard ; les Allemands, commandés par Léopold d'Autriche, avaient quitté la Palestine; le roi d'Angleterre se vit donc forcé de reprendre les négociations avec Saladin. Une trêve de trois ans et huit mois fut conclue.

On convint que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime, depuis Jaffa jusqu'à Tyr.

Richard Cœur-de-Lion (jamais surnom ne fut mieux mérité), n'ayant plus rien à faire en Palestine, s'embarqua à Ptolémaïs, et quitta la Terre-Sainte, où son nom seul devait demeurer un objet de terreur.

Les chrétiens, en voyant s'éloigner le vainqueur d'Artur, pleurèrent amèrement, se considérant comme livrés sans défense aux agressions des Sarrasins.

Richard lui-même, en voyant fuir la terre où il avait joué un rôle si brillant, ne put retenir ses larmes, et, tournant les yeux vers la cité de Ptolémaïs, témoin de tant de prouesses : « O terre sainte ! s'écria-t-il, je recommande ton peuple à Dieu ; fasse le ciel que je vienne encore te visiter et te secourir ! »

Une longue captivité attendait le héros de la croisade à son retour en Europe. Le vaisseau qui portait le roi d'Angleterre ayant fait naufrage sur les côtes d'Italie, le prince, craignant de traverser la France, avait pris la route de l'Allemagne, caché sous l'habit d'un simple pèlerin. Reconnu et livré au duc d'Autriche, puis à l'empereur d'Allemagne, le vainqueur des Sarrasins fut jeté dans un cachot obscur par des princes chrétiens envieux de sa gloire. Richard comparut devant la diète de Worms, et on l'accusa de tous les crimes que la jalousie et la haine avaient inventés contre lui. Mais lorsque les évêques et les seigneurs se trouvèrent face à face avec le héros dont le regard électrisait les croisés et faisait trembler les musulmans ; lorsque le monarque anglais eut fait entendre sa justification, tous ses juges fondirent en larmes et allèrent supplier l'empereur de traiter avec moins d'injustice son illustre prisonnier.

La vie de Richard d'Angleterre, comme celle de tous les princes de la maison française de Plantagenet, renferme plus d'une page qu'on voudrait effacer : mauvais fils, souverain sans entrailles, esclave des passions les plus brutales, le fils de Henri II fit preuve de qualités plus brillantes que solides ; mais ses infortunes, ses aventures étranges, qui arrachaient les larmes, firent oublier ses vices ; et les chroniqueurs du moyen âge, dont plusieurs l'avaient vu combattre, comme un autre Machabée, sur les champs de bataille de la Terre-Sainte, n'ont voulu se res-

souvenir que des hauts faits de ce véritable paladin des anciens romans de chevalerie!

ROBERT II, comte de Flandres, et **ROBERT**, duc de Normandie. — Robert II, comte de Flandres, avait gouverné ce pays pendant le pèlerinage de son père en Palestine. Il succéda à ce prince en 1093, et, pendant les premières années de son gouvernement, il commit plusieurs actes de violence contre la puissance ecclésiastique. Ce fut, sans doute, pour expier ces fautes, que le jeune prince prit part à la croisade de Godefroi de Bouillon.

Robert de Flandres se montra, pendant tout le cours de la croisade, l'émule des chevaliers les plus vaillants, et, pour la noblesse du caractère, le désintéressement et la générosité, on ne peut guère lui comparer que Godefroi de Bouillon et Tancrède. A la bataille de Dorylée, à celle d'Ascalon, au siége de Jérusalem, Robert se signala par des prouesses si extraordinaires, que le surnom d'*Epée des chrétiens* lui fut donné, et que les Sarrasins ne le désignaient plus que sous le nom de saint Georges, le patron des guerriers chrétiens.

Les liens de la plus étroite confraternité d'armes unissaient Robert de Flandres à un autre Robert, surnommé *Courte-Heuse*, et fils aîné de Guillaume le Conquérant. Le jeune duc de Normandie, brave et chevaleresque comme tous les guerriers normands, avait, comme prince, les défauts les plus répréhensibles. Faible, indolent, ami des plaisirs, l'héritier du conquérant de l'Angleterre avait négligé de s'asseoir sur le trône de la Grande-Bretagne, à la mort de son père. Duc de Normandie, le jeune prince ne sut pas gouverner ses Etats. Prodigue jusqu'à l'extravagance, Robert, disent les chroniques, ruinait son peuple; les bouffons et les courtisanes, dont il était sans cesse entouré, abusaient tellement de sa générosité, que, plusieurs fois, il manqua de pain au milieu des richesses d'un grand duché, et qu'il restait parfois au lit, faute de vêtements, ses courtisanes ne se faisant nul scrupule de lui enlever son haut-de-chausses et jusqu'à ses souliers!

Ce ne furent donc ni la foi ni l'ambition qui firent prendre la croix au duc de Normandie. Fatigué de sa vie licencieuse, le goût des aventures, inhérent, en quelque sorte, au génie de la race normande, s'était réveillé en lui. Comme Robert manquait de l'argent nécessaire pour lever et entretenir une armée, il engagea son duché entre les mains de son frère, Guillaume le Roux. Guillaume, qui se moquait de la chevalerie errante des croisés, saisit avec joie l'occasion de gouverner une province qu'il espérait réunir un jour à son royaume d'Angleterre. Il leva des impôts sur le clergé, qu'il n'aimait pas, et fit fondre l'argenterie des églises, pour payer la somme de dix mille marcs d'argent à Robert qui partit pour la Terre-Sainte, suivi de presque toute la noblesse de son duché.

Ce fut dans les plaines de Nicée que le duc de Normandie tira la première fois l'épée contre les infidèles. La bataille, commencée à la pointe du jour, ne finit qu'avec lui. Pendant ce terrible combat, Robert de Normandie et son ami le comte de Flandres eurent à lutter contre cinquante mille cavaliers sarrasins qui se précipitaient dans les rangs de l'armée chrétienne, dit Mathieu d'Edesse, et fuyaient pour revenir à la charge avec encore plus d'impétuosité.

La bataille gagnée, les chevaliers poussèrent le siége de Nicée avec une nouvelle vigueur. Les deux Robert, avec Bohémond et Tancrède, descendaient chaque jour dans les fossés de la place, et donnaient à leurs compagnons l'exemple de la plus téméraire audace. Mais ce fut surtout à Dorylée que le duc de Normandie donna les preuves les plus éclatantes de son héroïque valeur. Le camp des chrétiens venait d'être forcé par la cavalerie musulmane; le désordre était dans les rangs de l'armée des croisés. Robert, qui commandait la réserve, accourt à la tête de ses chevaliers; il arrache des mains de celui qui le portait son drapeau blanc brodé d'or, et, s'élançant au milieu des escadrons ennemis, il renverse tous ceux qui se trouvent sur son passage, au cri de guerre : *Normandie! Normandie!* Tancrède et Richard de Salerne arrivent à leur tour; ils se précipitent à la suite de Robert, dont l'épée vient d'abattre l'un des principaux émirs sarrasins, et leur exemple entraîne toute l'armée et décide la victoire.

Deux jours après la bataille dit Albert d'Aix, les infidèles fuyaient encore, poursuivis qu'ils étaient par la terreur dont les avaient frappés les incroyables faits d'armes de Godefroi, de Bohémond, de Tancrède et des deux Robert!

Dans une autre bataille livrée sur les bords de l'Oronte, le duc de Normandie soutint seul un combat contre un chef d'infidèles qui s'avançait entouré de tous les siens. D'un coup de sabre, Robert fendit la tête du musulman jusqu'à l'épaule, et il l'étendit à ses pieds en s'écriant d'une voix tonnante : *Je dévoue ton âme impure aux puissances de l'enfer!*

Nous avons dit plus haut qu'après la bataille d'Ascalon une grande partie des princes croisés revinrent dans leur pays et rentrèrent en possession de leur héritage.

Le duc de Normandie fut moins heureux que ses vaillants compagnons, Eustache de Lorraine, Robert de Flandres et Alain Fergent le Breton. La vue des Saints Lieux, les longues souffrances endurées sous l'étendard de la croix, n'avaient pas changé ce caractère léger et mobile. A son retour de la Terre-Sainte, de profanes amours le retinrent plusieurs mois en Italie. Lorsqu'il rentra enfin dans ses Etats, il y fut reçu avec des transports d'enthousiasme. Mais, ayant repris les rênes du gouvernement, il ne montra que de la faiblesse et finit par s'aliéner le cœur de ses sujets. Du sein de l'oisiveté et de la débauche, sans armée, sans trésor, il osa disputer au successeur de Guillaume le Roux la couronne britannique, qu'il avait jadis dédaignée; et tandis que, livré aux conseils des histrions et des courtisanes, il rêvait la conquête de l'Angleterre, il perdit son duché de Normandie. Vaincu dans cette bataille, le héros de Nicée, de Dorylée et d'Ascalon tomba entre les mains de son frère Henri Ier, qui le fit enfermer au château de Cardiff, dans la province de Glamorgan. Après vingt-huit ans de captivité, Robert mourut oublié de ses sujets et de ceux-là même qui, dans les champs de la Palestine, avaient le plus admiré son incomparable vaillance et ses exploits fabuleux!



SALADIN. — Saladin, fils d'Ayoub, était encore, à trente ans, inconnu parmi sa nation. Son père avait quitté les montagnes sauvages du Curdistan pour servir les puissances musulmanes de la Mésopotamie, et s'était attaché à la fortune des Alabeck, quelque temps avant la seconde croisade.

Dans sa première jeunesse, Saladin, livré à la dissipation et aux plaisirs, était resté complétement étranger aux

soins de la politique et de la guerre. Ce fut seulement en 1169 que le fils d'Ayoub, nommé vizir par le calife du Caire, changea de conduite et réforma ses mœurs. Tout à coup, disent les auteurs arabes, on vit s'opérer en lui une révolution complète. Ce jeune homme, qui semblait fait pour les loisirs et la vie ignorée d'un sérail, étonna tous les vrais croyants par l'austérité de ses dévotions et l'activité de son esprit. En peu de mois, l'Egypte tout entière fut soumise à l'empire de Noureddin, calife de Damas, l'autorité des fatimites fut abolie ; et, peu de temps après, le calife du Caire mourut sans se douter qu'il avait perdu son empire. Les chrétiens accusèrent Saladin de l'avoir tué de sa propre main; mais cet horrible mystère de la politique orientale n'a point été éclairci par les historiens contemporains. Les trésors du calife servirent à apaiser les murmures du peuple et des soldats. La dynastie des fatimites, qui régnait depuis près de deux cents ans, s'éteignit dans un seul jour et ne trouva pas un défenseur. Les musulmans d'Egypte et de Syrie n'eurent plus, dès lors, qu'une même religion et qu'une seule cause à défendre.

Un tel résultat, obtenu par ses efforts, accrut singulièrement la puissance de Saladin. Le sultan de Damas fut comme absorbé dans la gloire de son heureux lieutenant. Celui-ci ne songea pas d'abord à détrôner son maître; mais telle était la position où les circonstances l'avaient placé, qu'il se trouva un jour comme porté par le flot populaire vers le rang suprême, qu'il ambitionnait sans oser s'en saisir. La guerre entre le sultan et son vizir allait éclater, lorsque Noureddin mourut tout à coup. A cette nouvelle, les chrétiens se réjouirent, croyant n'avoir plus d'ennemi redoutable à combattre; mais, disent les auteurs arabes, ce qui fit alors la sécurité des Francs devait amener plus tard leur ruine. Et, en effet, resté maître d'une armée victorieuse, Saladin profita des désordres qui troublaient la Syrie, s'empara de l'empire des Alabecks et dirigea toutes les forces musulmanes contre les colonies chrétiennes. Battu sous les murs d'Ascalon, dans les mêmes plaines où jadis Godefroi de Bouillon, Tancrède et Bohémond, avaient vu fuir les infidèles devant les guerriers invincibles qu'ils commandaient, Saladin, monté sur un chameau, courut les plus grands dangers dans sa fuite à travers le désert. A son arrivée au Caire, il condamna à mort tous les prisonniers chrétiens qu'on lui avait envoyés d'Antioche, et leur fit trancher la tête en sa présence par les personnages *les plus pieux* de son armée.



Fuite de Saladin à travers le désert.

Cette horrible exécution ne suffit point à la vengeance du sultan. Il rassembla de nouvelles troupes en Egypte et revint menacer le royaume de Jérusalem. A l'approche du danger, les chrétiens volèrent aux armes; Saladin fut repoussé; mais, tandis que les croisés s'affaiblissaient dans de petits combats sans importance, les forces de leurs ennemis s'accroissaient chaque jour.

Au commencement de l'année 1187, une armée musul-

mane s'avança dans le pays de Galilée. Cinq cents chevaliers du Temple et de l'ordre de Saint-Jean accoururent pour défendre le territoire chrétien. Ils furent accablés par le nombre et périrent jusqu'au dernier. Les chroniques sont remplies des hauts faits de ces martyrs de la foi et de la chevalerie. On les vit, disent-elles, après avoir épuisé leurs flèches, arracher de leur corps celles dont ils étaient percés et les lancer à l'ennemi. Plusieurs de ces chevaliers, après avoir brisé leurs lances et leurs épées, s'élancèrent dans les rangs ennemis, luttèrent corps à corps avec les guerriers musulmans et succombèrent sur des monceaux de cadavres en menaçant leurs ennemis. Un Français, Jacques de Maillé, chevalier du Temple, se signala particulièrement à ce funeste combat. Monté sur un cheval blanc, il était resté seul debout sur le champ de bataille, et il refusait de se rendre. Renversé de sa monture, le guerrier chrétien se relève, et, tout hérissé, il se précipite dans les rangs des infidèles stupéfaits d'un pareil héroïsme. Percé de coups et perdant tout son sang, Jacques de Maillé, le genou en terre, combat encore. Les Sarrasins, disent les historiens arabes, prirent *le Franc au cœur d'airain* pour saint Georges, ce patron



Jacques de Maillé, resté seul debout sur le champ de bataille, refuse de se rendre.

vénéré que les croisés invoquaient dans les batailles!

Cependant une immense armée musulmane, commandée par Saladin en personne, était venue camper non loin du lac Tibériade. Le 2 juillet 1187, les Francs et les Sarrasins se rencontrèrent dans les plaines qui bordent ce lac. Les infidèles étaient pleins de confiance dans la victoire. Avant le combat, le sultan parcourut les rangs de ses guerriers, et ses discours enflammèrent tous les courages. Un auteur arabe, secrétaire de Saladin, qui se trouvait présent à ce terrible combat, nous en a laissé la description. Il peint, avec une sorte d'enthousiasme, les prouesses homériques des chevaliers français, couverts de leurs brillantes cuirasses, et qui ne tombaient, le visage tourné vers l'ennemi, qu'après avoir *fauché autour d'eux des rangs entiers de défenseurs de l'islam.*

Le lendemain de la bataille, Saladin fit amener devant lui les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, et dit à ses officiers : « Je veux délivrer la terre de ces deux races immondes ! »

Le sultan permit à chacun des émirs et des *fidèles croyants* qui l'environnaient de tuer un chevalier chrétien. Quelques guerriers refusèrent de tremper leur sabre dans le sang de malheureux prisonniers; mais d'autres massacrèrent de sang-froid, au pied du trône de Saladin qui applaudissait à cette horrible boucherie, un certain nombre de chevaliers dont les bras étaient chargés de chaînes !

En moins de deux mois toute la Palestine fut envahie. Ascalon, qui avait coûté aux chrétiens près d'un demi-siècle de travaux et de combats, ne tint que quatorze jours. Le moment était venu où Jérusalem devait tomber de nouveau au pouvoir des infidèles. Une reine en pleurs,

les enfants des guerriers morts à Tibériade, quelques soldats échappés au massacre, quelques pèlerins nouvellement arrivés de l'Occident, tels étaient les seuls défenseurs du Saint-Sépulcre. Des tours de la cité sainte, ils virent bientôt flotter les étendards de Saladin sur les hauteurs d'Emaüs. Le sultan, après avoir campé quelques jours à l'occident de la ville, dirigea ses attaques vers le nord, et fit miner les remparts qui s'étendent depuis la porte de Josaphat jusqu'à celle de Saint-Etienne. Au bout de cinq jours de siége, la place se rendit. D'après la capitulation, les habitants purent racheter leur liberté moyennant une rançon de dix pièces d'or pour les hommes, de cinq pour les femmes. Tous les guerriers qui se trouvaient à Jérusalem au moment du traité obtinrent la permission de se retirer à Tyr ou à Tripoli.

Cependant, le jour était arrivé où les chrétiens qui habitaient Jérusalem devaient s'en éloigner pour toujours. Saladin, élevé sur un trône près de la porte de David, vit défiler devant lui cette population désolée; le patriarche, suivi de son clergé, marchait en tête. Venait ensuite la reine de Jérusalem accompagnée des principaux barons et chevaliers. La princesse était suivie d'un grand nombre de femmes qui portaient leurs enfants dans leurs bras et poussaient des gémissements déchirants. Plusieurs d'entre elles s'approchèrent du trône de Saladin : « Vous voyez à vos pieds, lui dirent-elles, les épouses, les mères, les filles des guerriers que vous retenez prisonniers ; si vous daignez nous les rendre, ils soulageront les misères de notre exil, et nous ne serons plus sans appui sur la terre.» Saladin fut touché de la douleur de ces pauvres familles : il rendit aux mères leurs enfants, aux épouses leurs maris qui se trouvaient parmi les captifs Prenant pitié de toutes les infortunes, il permit aux hospitaliers de rester dans la ville pour soigner les pèlerins et les malades qui ne pouvaient sortir de Jérusalem.

Saladin s'arrêta près d'un mois dans Jérusalem pour y rétablir l'exercice de la religion musulmane. Les mosquées, qui, sous les Francs, avaient été converties en églises, furent purifiées avec de l'eau de rose et rendues à leur ancienne destination.

L'année suivante, le sultan fit la conquête des villes chrétiennes de la Phénicie et de la principauté d'Antioche. Son intention était de signaler la campagne suivante par la conquête de Tyr, Antioche, Tripoli, etc. Il avait si peu la pensée que l'Europe pût organiser une nouvelle croisade, qu'un amiral sicilien lui ayant parlé de préparatifs qui se faisaient en France et en Angleterre, il répondit qu'il s'inquiétait peu des guerriers de l'Occident. « Qu'ils viennent, ajouta-t-il, qu'ils viennent, et ils subiront ce qu'ont subi leurs frères : la mort et la captivité! »

Cependant, les prédications de l'archevêque de Tyr avaient réveillé dans l'Occident l'enthousiasme des premières croisades. De toutes les parties du monde chrétien on voyait accourir des défenseurs de la croix, et plus de cent mille guerriers se trouvèrent réunis devant Ptolémaïs, lorsque les puissants monarques de France et d'Angleterre s'occupaient encore des préparatifs de leur départ. L'arrivée de ces innombrables auxiliaires anima l'ardeur des chrétiens. Les musulmans, au contraire, étaient frappés de terreur, lorsqu'ils apercevaient, suivant les expressions des historiens arabes, les chevaliers bardés de fer de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, lesquels, lorsqu'ils couraient aux armes, *ressemblaient à des oiseaux de proie*, et *dans la mêlée à des lions indomptables*.

Dans un conseil tenu par Saladin, plusieurs émirs proposèrent de se retirer devant un ennemi *aussi nombreux*, disaient-ils, *que les sables de la mer, plus violent que les tempêtes, plus impétueux que les torrents!* Toutefois, le 4 octobre 1189, les troupes chrétiennes et l'armée de Saladin se trouvèrent en présence dans la plaine de Ptolémaïs. Les croisés, dit l'historien Emad-Eddin, *marchaient au combat avec l'ardeur d'un cheval qui va au pâturage*. Bientôt leurs étendards flottent sur la colline de la mosquée, et le vaillant comte de Bar pénètre jusque dans la tente de Saladin. Ce prince, qui commandait le centre de son armée, ne put retenir autour de lui qu'un petit nombre de ses mameluks ; son armée avait disparu. La victoire des chrétiens aurait pu être complète; mais cette troupe confuse de pèlerins de toutes les nations ne reconnaissait, à proprement parler, aucun chef véritable. Maîtres du camp des Turcs, ils se répandent dans les tentes pour les piller, et bientôt le désordre est plus grand parmi les vainqueurs que parmi les vaincus. Saladin profite habilement de cette circonstance : à sa voix, les Sarrasins se rallient et la bataille recommence avec une nouvelle ardeur. Les croisés, dispersés dans la plaine, sont poursuivis, taillés en pièces. La campagne est couverte de chrétiens qui fuient et jettent bas leurs armes. La milice du Temple résiste presque seule aux Sarrasins, et voit tomber ses plus vaillants chevaliers. Le grand maître de l'ordre est fait prisonnier, et, quelques heures après, il reçoit la palme du martyre dans la tente même de Saladin.

A l'approche de l'hiver, Saladin quitta les plaines de Ptolémaïs, et se retira avec son armée sur le mont Kharouba, à quelques lieues de la ville. Son cœur était alors en proie aux plus vives angoisses. Instruit des armements considérables qui se poursuivaient en Occident, il recourut au calife de Bagdad. « Qu'est donc devenue, s'écriait-il, l'ardeur des musulmans et le zèle des vrais croyants? Voyez les chrétiens comme ils viennent en foule! comme ils se pressent à l'envi! Les musulmans, au contraire, sont mous, découragés, sans zèle pour l'islamisme? »

Pendant ce temps, les croisés se fortifiaient dans leur camp ; ils en faisaient une espèce de ville où l'on voyait des églises, des marchés, etc. Lorsque, au printemps, Saladin vint reprendre son ancienne position, il trouva toutes ses communications fermées et il ne put correspondre avec la garnison de Ptolémaïs qu'au moyen de pigeons ou par l'entremise de nageurs intrépides, qui, la nuit, traversaient la flotte chrétienne.

Saladin attaquait sans cesse les Francs et ne leur laissait pas de repos. Toutes les fois que les croisés livraient un assaut à la ville, le bruit des tambours et des timbales retentissait dans le camp du sultan, qui opérait une diversion du côté de la plaine.

Ce fut sur ces entrefaites que l'empereur Frédéric Barberousse arriva près des confins de la Syrie. Frédéric avait traversé en vainqueur les contrées baignées par le Danube, ainsi que l'empire grec et les Etats du sultan d'Iconium. A son approche, les musulmans furent saisis d'effroi : tout annonçait que l'intervention du monarque allait faire pencher la balance du côté des chrétiens, lorsqu'il périt au passage d'un fleuve. Aussitôt son armée se disperse, et les chrétiens, accablés de douleur, désespèrent de leur fortune. Dans leur découragement, les chefs des croisés ne songeaient plus qu'à traiter avec Saladin, lorsqu'une flotte parut dans la rade de Ptolémaïs et débarqua un grand nombre de Français, d'Anglais et d'Italiens, conduits par Henri, comte de Champagne.

Vers le même temps, les assiégeants reçurent la nouvelle que les rois de France et d'Angleterre s'étaient croisés et se disposaient à venir les secourir. A cette nouvelle, Saladin ne se crut plus en sûreté dans son camp, et il retourna à Kharouba. « Les chrétiens, écrivait-il au calife de Bagdad, dont il implorait l'appui, reçoivent sans cesse de nouveaux secours ; quand il en périt un sur terre, il en arrive mille sur mer. La semence se trouve plus abondante que la moisson ; l'arbre pousse plus de branches que le fer n'en peut couper... Vous qui êtes du sang de notre prophète Mahomet, c'est à vous de faire, en cette circonstance, ce qu'il ferait lui-même s'il était au milieu de son peuple! »

Ces quelques lignes peignaient très-bien l'état d'anxiété où était Saladin. Les combats, les fatigues, les maladies, la disette, avaient affaibli son armée; l'agitation de son âme avait altéré sa santé : la prise de Ptolémaïs fit verser au sultan des larmes amères. Mais les divisions qui régnaient dans le camp des croisés les empêchèrent de profiter de la terreur qu'avait fait naître leur victoire. Après le départ du roi de France, Richard avait, il est vrai, marché sur Jérusalem, et il avait vaincu, dans les plaines d'Arsur, Saladin et ses plus vaillants émirs. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, l'éclat des faits d'armes accomplis

par le monarque anglais et l'indomptable fierté de son caractère avaient fait naître de grandes divisions parmi les chrétiens, et, au lieu de poursuivre ses succès, Richard dut songer à entamer des négociations avec Saladin. Mais plus le roi d'Angleterre se montrait impatient, plus Saladin opposait de difficultés. Le combat de Jaffa, où Richard, avec quelques centaines de chevaliers, tint en échec le sultan et son armée, put seul décider ce dernier à signer la paix pour trois ans et quelques mois. Par ce traité, il était permis aux pèlerins chrétiens de visiter Jérusalem, mais sans armes. Aussitôt, les croisés se précipitèrent vers la sainte cité pour s'acquitter de leur vœu. Saladin s'y rendit lui-même pour veiller à la sûreté de ses hôtes. Il leur fit servir des vivres et reçut les chefs à sa table.

Dès que le roi d'Angleterre eut quitté la Terre-Sainte, Saladin licencia son armée. Il comptait, à l'expiration du traité, reprendre les armes, et subjuguer les débris des colonies chrétiennes. En attendant, il résolut d'envahir à la fois l'Asie Mineure, le grande Arménie et l'Aderbaïdjan. Déjà le rendez-vous était donné, lorsque Saladin mourut à Damas le 4 mars 1193. Avant d'expirer, disent les chroniques latines, le sultan ordonna à l'un de ses émirs de porter son drap mortuaire dans les rues de Damas, en répétant à haute voix : « Voilà ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, emporte de ses conquêtes ! »

Deux passions, on le peut dire, remplirent le règne de Saladin : une insatiable ambition, et une haine implacable contre les chrétiens. Pour obtenir le poste de vizir, il se fit cruel ; pour être indépendant, il se montra ingrat envers son maître et son bienfaiteur, Noureddin. Rien ne l'arrêtait quand il s'agissait de grandir sa puissance. La guerre acharnée qu'il fit aux chrétiens avait bien moins pour mobile le zèle de sa croyance que le désir d'étendre outre mesure son autorité temporelle : il aurait voulu couronner ses exploits par la conquête de l'Italie, de la France, et y faire triompher les lois de Mahomet. Sa réponse à une lettre de l'empereur Frédéric Barberousse, et une conversation qu'il eut avec Boha-Eddyn, ne laissent aucun doute à cet égard et démontrent la profonde vérité de ces paroles d'un grand écrivain : « Toutes les croisades ont échoué, mais toutes ont réussi ! »

Et, en effet, si Jérusalem et le Saint-Sépulcre sont restés au pouvoir des infidèles, n'est-il pas certain que ce sont les expéditions des chrétiens en Asie qui ont arrêté le mouvement gigantesque de la conquête mahométane ?



TANCRÈDE. — Les annales de la chevalerie n'offrent point de modèle plus accompli que Tancrède. Ce héros, Sicilien d'origine, du côté de son père, et Normand, du côté de sa mère Emma, fille de Tancrède de Hauteville, n'eut guère d'autre passion que celle de la vertu et de la gloire. Étranger à tous les intérêts de la politique, il ne connut d'autre loi que la religion et l'honneur, et fut toujours prêt à mourir pour leur cause. Voici le portrait qu'un historien contemporain a tracé de ce digne émule de Godefroi de Bouillon.

« Le haut rang de ses parents n'inspira aucun orgueil au jeune Tancrède. Les richesses de son père ne le portèrent pas à la mollesse. Il surpassa les jeunes gens de son âge par son adresse dans le maniement des armes, et les vieillards par la gravité de ses manières. Chaque jour il offrait aux uns et aux autres un nouvel exemple de vertu. Scrupuleux observateur des préceptes de Dieu, il mettait tous ses soins à retenir les leçons qu'il entendait et à les répéter dans les conversations avec ses égaux. Il évitait d'offenser personne, et pardonnait aisément à ceux qui l'offensaient. Tancrède était le premier à louer l'adresse ou la valeur de ses adversaires. Il disait qu'il fallait combattre ses ennemis et non les déchirer. Il ne parlait jamais de lui-même; mais il brûlait de faire parler de lui. Pour y parvenir, il préférait les veilles au sommeil, le travail au repos. Aussi chaque jour acquérait-il de nouveaux titres à la gloire. Dans les combats, il ne comptait pour rien les blessures, et n'épargnait ni son sang ni celui de l'ennemi; une seule chose, cependant, l'inquiétait et l'agitait sans cesse : il ne savait comment accorder les droits de la guerre avec les préceptes de Dieu, car le Seigneur ordonne de présenter la joue à celui qui nous frappe, et la loi de la guerre défend d'épargner même son parent. Cette opposition entre la doctrine de Dieu et les maximes du monde avait en quelque sorte enchaîné le courage de Tancrède, et lui faisait préférer une vie paisible à l'activité guerrière : mais lorsque, en 1096, le pape Urbain II eut promis la rémission des péchés aux chrétiens qui iraient combattre les infidèles, il se réveilla de sa léthargie. Enflammé d'une ardeur incroyable en voyant qu'il s'agissait de faire servir son épée à la gloire du christianisme, il se mit à préparer tout ce qui lui était nécessaire et se réunit à son cousin Bohémond, prince de Tarente, pour aller rejoindre l'armée des croisés. »

Les deux guerriers avaient débarqué en Epire. Tancrède, qui cherchait une occasion d'exercer sa valeur, se portait tantôt en avant, pour découvrir les embûches de l'ennemi, tantôt à l'arrière-garde, pour écarter les pillards. Là où il y avait des périls à affronter et de la gloire à recueillir, on était toujours sûr de rencontrer Tancrède.

Cependant, l'armée sicilienne était arrivée sur les bords de la rivière Verdari. Comme la rapidité du courant paraissait à tous un obstacle au passage, et que la masse d'ennemis qui couvrait l'autre rive ajoutait à la terreur des croisés, Tancrède, pour mettre un terme à toute hésitation, pousse son cheval dans le fleuve et le traverse, suivi seulement d'un petit nombre de chevaliers. Assailli, à l'autre bord, par une multitude de Grecs, il s'ouvre un passage l'épée à la main, et fait rouler dans la poussière tous ceux qui osent l'approcher. A la vue de cette prouesse gigantesque, l'armée de Bohémond, restée sur l'autre rive, pousse des cris d'enthousiasme, et, en un clin d'œil, la rivière est traversée. Six cents pèlerins, femmes, vieillards, malades ou blessés, étaient seuls restés de l'autre côté. Les Grecs tombèrent sur cette troupe sans défense, qui se mit à pousser des cris déchirants. Aussitôt Tancrède revient sur ses pas, repasse le fleuve à la tête de deux mille hommes, et taille en pièces ses indignes ennemis.

Peu de temps après, au siége de Nicée, Tancrède se couvrit de gloire aux yeux de toute l'armée chrétienne. Pendant que les croisés livraient un assaut à la ville, cinquante mille cavaliers sarrasins s'étaient précipités sur la partie du camp où le comte de Toulouse venait de dresser ses tentes. Les chrétiens, surpris, commençaient à lâcher pied, lorsque Tancrède, qui combattait à l'autre extrémité de la plaine, accourt à bride abattue ; il s'élance au milieu des escadrons musulmans, frappe d'estoc et de taille, renverse tout ce qui se présente devant lui. Un guerrier

turc veut arrêter la furie indomptable du croisé. Tancrède se dresse sur ses étriers et abat d'un seul coup la tête du Sarrasin. Un grand cri s'élève; les chrétiens reprennent courage; les Turcs, attaqués avec fureur, sont culbutés, taillés en pièces!

Lorsque, après le combat, Tancrède, couvert de sang et de poussière, rentra dans le camp, une immense acclamation le récompensa de son dévouement, et rendit hommage à la valeur surhumaine dont il venait de faire preuve. Cette victoire de Nicée fut signalée par une action horrible : les croisés, imitant la coutume barbare des guerriers arabes, coupèrent les têtes de leurs ennemis restés sur le champ de bataille, et, les attachant à la selle de leurs chevaux, ils les apportèrent au camp, qui retentit à cette occasion des cris de joie du peuple chrétien! Des machines lancèrent plus de mille de ces têtes dans la ville, où elles répandirent la consternation. Mille autres furent renfermées dans des sacs et envoyées à l'empereur de Constantinople, qui reçut avec enthousiasme ce sanglant tribut des seigneurs dont il avait reçu l'hommage féodal!

Après la prise de Nicée, Bohémond, qui avait promis à l'empereur Alexis de lui amener son vaillant cousin, se rendit en effet à Constantinople avec Tancrède. Celui-ci ne consentit à faire au prince qu'un hommage conditionnel. « Si vous voulez commander aux croisés, lui dit-il, mettez vos soins à leur être utile : comptez sur l'obéissance de Tancrède, *tant que vous prouverez votre zèle pour l'armée du Christ.* »

L'empereur ayant invité Tancrède à lui faire savoir quel présent lui serait agréable, ce dernier lui répondit qu'il accepterait avec plaisir la tente impériale. Or, cette tente était un ouvrage admirable, une sorte de palais rempli de toute espèce de richesses. La plaisanterie ne fut pas du goût d'Alexis; il s'emporta contre son hôte, et finit par lui dire :

« Je ne te juge digne d'être compté ni parmi mes amis ni parmi mes ennemis!

— Et moi, repondit Tancrède, je vous trouve digne d'être mon ennemi et non pas mon ami! »

Après cela, le fier croisé n'avait plus qu'à quitter Constantinople pour échapper à la vengeance de son perfide ennemi. Tancrède se hâta, en effet, de sortir de la ville. Des messagers de l'empereur furent aussitôt expédiés pour l'arrêter, mais il sut déjouer les piéges d'Alexis et rejoignit l'armée chrétienne, dans les rangs de laquelle il allait s'illustrer par de nouvelles prouesses.

Tandis que les croisés faisaient le siége d'Antioche, Tancrède et Baudouin, frères de Godefroi de Bouillon, furent envoyés à la découverte pour protéger les colonies chrétiennes et obtenir d'elles des secours et des vivres. Tancrède, qui marchait le premier, arriva sous les murs de Tarse, ville célèbre de l'antiquité où saint Paul avait reçu le jour. Les Turcs, qui defendaient la place, consentirent à arborer le drapeau des chrétiens sur les murailles, si, dans un laps de temps très-court, ils n'étaient pas secourus. Sur ces entrefaites, arriva Baudouin avec sa troupe : les deux guerriers s'embrassent et passent la nuit en paix. Mais, au lever du jour, la vue du drapeau de Tancrède arboré sur les tours de Tarse excite la jalousie de Baudouin et de ses Flamands. Il prétend que sa petite armée est la plus nombreuse et que la ville doit lui appartenir.

Après de violents débats, Tancrède eut la générosité de laisser sa conquête à son ambitieux adversaire, et alla s'emparer de Malmistra. Bientôt Baudouin arriva sur ses traces. A sa vue, Tancrède et ses chevaliers ne peuvent plus contenir leur ressentiment : un combat s'engage entre les soldats chrétiens : lutte fratricide, qui, le lendemain, arracha des larmes amères aux deux partis!

Tancrède, après avoir conquis plusieurs villes, vint rejoindre l'armée chrétienne sous les murs d'Antioche, dont elle faisait alors le siége. Il intercepta tous les chemins, de manière qu'aucun habitant n'osait sortir de la ville.

Etant un jour en embuscade vers les montagnes de l'occident, Tancrède surprit plusieurs milliers de cavaliers turcs qui allaient au fourrage : sept cents hommes restèrent sur le champ de bataille, et le vainqueur put envoyer au légat du pape les têtes de soixante-dix chefs dont plusieurs étaient tombés sous ses coups. Le légat ayant fait compter soixante-dix marcs d'argent au vaillant capitaine, celui-ci s'empressa d'aller payer ses dettes. Il avait coutume de dire qu'il n'avait qu'un trésor dont il fit cas : ses soldats! « Peu m'importe, ajoutait-il, de manquer d'argent, pourvu qu'ils en aient! Qu'ils remplissent leurs bourses, je prends pour moi les soins, les fatigues, la responsabilité, tout ce qu'il y a de plus pénible! » Lorsque ses troupes étaient épuisées par les combats du jour ou quelque pénible entreprise de nuit, il les dispensait de faire leur service; mais, lui, rien ne le pouvait dispenser du sien : il veillait sur ses soldats comme une mère sur ses enfants; en ce qui



Tancrède.

le concernait nulle précaution! Un jour qu'il parcourait la campagne, suivi d'un seul écuyer, il rencontra plusieurs Sarrasins qu'il n'hésita pas à attaquer; tous ceux qui osèrent l'attendre éprouvèrent la force invincible de son épée. Saisi d'admiration, l'écuyer du guerrier chrétien se répandait en éloges envers son maître, mais, lui, dont la simplicité et la modestie égalaient l'héroïsme, il supplia son serviteur de garder le silence sur les prouesses dont il venait d'être témoin : exemple tout nouveau parmi les guerriers, fait observer le chroniqueur, et que les historiens modernes ont placé, avec raison, parmi les faits les plus merveilleux de la chevalerie chrétienne!

Cependant la ville d'Antioche, assiégée depuis plusieurs mois, venait d'être livrée aux chrétiens par le traître Pirous. Lorsque Tancrède, qui était, selon sa coutume, occupé à *battre l'estrade* pour intercepter toutes les communications avec la place, apprit par les fuyards que le drapeau de Bohémond flottait sur les tours de la cité, il s'exhala en plaintes contre son cousin, qui lui avait en quelque sorte ravi l'honneur de monter l'un des premiers sur les remparts. Mais il ne tarda pas à trouver une autre occasion de signaler son courage.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis la prise d'Antioche, que déjà une innombrable armée se mettait en marche pour l'arracher aux chrétiens. Tout le Koras-

san, dit Mathieu d'Edesse, la Babylonie, la Médie, une partie de l'Asie Mineure et tout l'Orient, depuis Damas et le bord de la mer jusqu'à Jérusalem et l'Arabie, s'étaient mis en mouvement. Kerboga, prince de Moussoul, commandait l'armée des musulmans. Plein de mépris pour les chrétiens, véritable modèle du farouche Circassien de la *Jérusalem délivrée*, Kerboga avait juré, par le prophète, de vaincre et d'exterminer les chrétiens.

Antioche, où régnait une horrible famine, fut donc bientôt entourée par des masses innombrables de guerriers altérés de vengeance. Les historiens chrétiens et musulmans rapportent que les barons chrétiens, qui ne commandaient plus qu'à des espèces de fantômes, proposèrent à Kerboga de lui abandonner la ville à la seule condition qu'il permettrait aux croisés de sortir de la place avec armes et bagages. Cette demande ayant été rejetée, les portes d'Antioche s'ouvrirent et les chrétiens allèrent se ranger dans la plaine, en face des infidèles. Les musulmans, qui s'étaient flattés « *de broyer le peuple de Dieu entre deux meules*, » furent enfoncés du premier choc par les escadrons de Tancrède, qui, « semblable à un léopard se rassasiant de sang au milieu d'une bergerie, » faisait un carnage affreux dans les rangs ennemis. Quinze mille Sarrasins se rallièrent toutefois, et se jetèrent sur la réserve des chrétiens que commandait Bohémond. Mais Tancrède a deviné leur manœuvre : il rallie ses escadrons disséminés et s'élance au secours de son cousin, dont la troupe commençait à plier. Cette charge vigoureuse change aussitôt la face du combat : les Sarrasins, jusque-là victorieux, tournent bride et mettent le feu à la paille et aux herbes sèches dont la plaine est jonchée, pour arrêter la poursuite des chrétiens. Mais nul obstacle pour Tancrède; suivi de quelques chevaliers, montés, comme lui, sur des chevaux qu'ils viennent d'enlever à l'ennemi, il suit les fuyards à la trace et « les fauche comme l'herbe des prés. »

Au siége de Jérusalem, qui eut lieu moins d'une année après la victoire dont nous venons de parler, Tancrède déploya la même activité et se signala par des prouesses non moins éclatantes.

Dans la nuit qui précéda l'arrivée de l'armée chrétienne sous les murs de la sainte cité, une troupe de cavaliers sarrasins s'était avancée au-devant des croisés. Baudouin du Bourg, avec ses chevaliers, marcha à leur rencontre. Accablés par le nombre, les chrétiens allaient succomber lorsque Tancrède accourut de Béthléem où il venait de planter l'étendard victorieux de la croix. Après avoir poursuivi les musulmans jusque sous les remparts de la place, le héros normand, devançant tous ses compagnons, se rendit seul sur le mont des Oliviers, qui n'est séparé de la ville que par la vallée de Josaphat. Pendant que, du haut de cette colline, le chevalier contemplait avec un saint respect la cité promise à la valeur et à la piété des chrétiens, il fut tout à coup assailli par cinq musulmans qui sortaient de la ville. Tancrède ne chercha pas à éviter le combat. Trois Sarrasins tombent sous ses coups, les deux autres s'enfuient, et, sans hâter ni ralentir sa marche, le chevalier normand rejoint le gros de l'armée qui s'avançait vers la sainte cité en chantant ces paroles d'Isaïe : *Jérusalem, lève les yeux et vois le libérateur qui vient briser tes fers!*

Dès le lendemain de leur arrivée, les croisés s'occupèrent de former le siége de la place. Le duc de Normandie, Robert, comte de Flandre et Tancrède campèrent vers le septentrion, depuis la porte d'Hérode jusqu'à la porte de Saint-Etienne.

Le jeudi 14 juillet 1099, avant le lever du soleil, un bruit de clairons et de timbales se fit entendre dans le camp des chrétiens; tous les croisés coururent aux armes, toutes les machines de guerre s'ébranlèrent à la fois et l'attaque commença sur toute la ligne.

Rien ne saurait donner une idée, disent les chroniques, de l'ardeur et de l'impétuosité des chrétiens; les flèches, les javelots, l'huile bouillante, le feu grégeois pleuvaient sur leurs bataillons serrés; mais on eût dit que leur corps ét it à l'épreuve du fer et que la flamme n'avait point de prise sur eux.

Après douze heures de lutte, la nuit vint séparer les combattants.

Le lendemain, les chrétiens s'élancèrent à l'assaut avec plus de furie encore que la veille. On entendait de tous côtés siffler les flèches et les javelots; des pierres énormes, lancées par les machines, s'entrechoquaient dans les airs avec un bruit épouvantable.

Cependant la victoire restait indécise. Vers le milieu du jour, toutes les machines des chrétiens étaient en feu. Un grand nombre de chevaliers avaient trouvé la mort au pied des remparts. Mais tout à coup le combat change de face. Les croisés ont cru voir paraître, sur le mont des Oliviers, un chevalier revêtu d'armes resplendissantes et qui, agitant son bouclier, semblait donner aux assiégeants le signal pour entrer dans Jérusalem. Godefroi de Bouillon et Raymond de Toulouse, qui l'aperçoivent en même temps et des premiers, s'écrient que c'est saint Georges qui vient combattre pour les croisés. L'armée tout entière est saisie d'une ardeur extraordinaire. Tous les guerriers qui combattaient sur la plate-forme de leurs grandes tours de bois laissent tomber le pont-levis de ces machines sur les remparts, et ils les escaladent en un clin d'œil. Suivi des deux Robert, Tancrède se précipite dans l'intérieur de la ville au cri de : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Nous avons dit plus haut que, peu de semaines après la prise de la cité sainte, le soudan du Caire avait fait marcher contre les chrétiens une armée formidable et qu'une bataille terrible avait été livrée dans les plaines d'Ascalon. Ce fut Tancrède qui, ce jour-là, à la tête d'une vaillante troupe de chevaliers normands, siciliens et flamands, enfonça le centre de l'armée égyptienne, où combattaient les Azoparts, hommes horribles et tout noirs qui frappaient les boucliers des chrétiens avec des boules de fer et brisaient la tête des chevaux.

Après cette victoire, nous l'avons raconté ailleurs, la plupart des chefs de la croisade reprirent la route de l'Occident. Seul, le pieux et chevaleresque Tancrède ne voulut pas déserter le poste du danger et de l'honneur. Compagnon fidèle et dévoué de Godefroi de Bouillon, il fut chargé par lui de s'emparer de Tibériade et de plusieurs autres villes situées dans le voisinage du lac de Genezareth. Pour prix de ses exploits, il obtint la possession du pays qu'il venait de conquérir et qui, dans la suite, fut érigé en principauté.

S'il faut en croire l'historien Albert d'Aix, Tancrède, après la mort de Godefroi, aurait voulu placer la couronne de Jérusalem sur le front de son cousin Bohémond, au préjudice de Baudouin, le frère du duc de Lorraine. Baudouin, à son tour, disputa à Tancrède la possession de la Galilée, et le fit citer à son tribunal comme un vassal insoumis. La réponse de Tancrède fut des plus laconiques; elle peint au vif l'orgueilleuse et rude fierté des chevaliers de cette époque: « J'ignore, dit-il, en s'adressant au messager de Baudouin, si ton maître est roi de Jérusalem ! » Et il ne fit pas plus de cas d'une seconde sommation. A la fin, pourtant, on fit appel au dévouement de Tancrède, et il se laissa fléchir.

A peu de temps de là, des députés d'Antioche vinrent conjurer Tancrède de se rendre dans leur ville pour la gouverner pendant la captivité de Bohémond. Le prince de Tiberiade se rendit aussitôt à leurs prières, convoqua la milice de la province, fortifia Antioche, Sulmistra, Malmistra, Barse et Adana, qui avaient secoué le joug des chrétiens. Tancrède s'empara ensuite de Laodicée, après une année de siége, et lorsque Bohémond sortit de prison, son vaillant cousin lui rendit sa principauté agrandie et florissante.

Cependant Baudouin du Bourg, comte d'Edesse, ayant été fait prisonnier où Tancrède fit des prodiges de valeur et sauva une partie de l'armée chrétienne, le héros normand fut choisi pour gouverner le comté, dont les Sarrasins étaient en partie les maîtres. Bloqué dans sa capitale, Tancrède se décide à sortir de la ville à la tête d'une poignée de braves; il s'avance en silence jusqu'au camp ennemi, et, lorsqu'il est tout près, il fait sonner les trompettes et lance ses escadrons sur les infidèles qu'ils enfoncent du premier choc.

Un peu plus tard, Bohémond s'étant décidé à aller chercher du secours en Occident, Tancrède fut de nouveau placé à la tête de la principauté d'Antioche. Chaque jour de son gouvernement fut signalé par une victoire; il s'empara de plusieurs villes de la Syrie et de la Cilicie, rendit Alep tributaire d'Antioche et se fit craindre et respecter de tous les satrapes des Turcs et des Arméniens. La prise du château de *Vitulum*, dans les montagnes du Djiblah, fut le dernier exploit de Tancrède. A son retour à Antioche, il tomba malade et mourut peu de jours après (1112), laissant dans le monde, dit Guillaume de Tyr, le souvenir impérissable de ses hauts faits, et, dans l'Église, la mémoire éternelle de sa piété et de sa charité. Et, en effet, Tancrède fit admirer à l'Orient les vertus héroïques d'un véritable chevalier français. Après Godefroi de Bouillon, aucun guerrier de l'Occident n'acquit, auprès des chrétiens et même des infidèles, un plus éclatant renom de générosité, de franchise et de loyauté!



Prise de Jérusalem.

